La vie mode d'ami

50 variations franco-allemandes pour Jürgen Ritte

La vie mode d‘ami

50 variations franco-allemandes pour Jürgen Ritte

Tabula gratulatoria

Daniel Argeles / Patrick Bahners / Florence Baillet / Bernard Banoun / Moritz Barske / Sabine Baumann

Manfred Bauschulte / Eric Beaumatin / Irmtraud Behr / Barbara Julieta Bellini / Camille Bloomfield

Michael Braun / Stefanie Buchenau / Julia Bührle / Jörn Cambreleng / Matei Chihaia / Nicole Colin

Julien Corbel / Gesa Dane / Corine Defrance / Nicola Denis / Christiane Deussen / Patrick Dieuaide

Markus Döhne / Gerhard Dohrn-van Rossum / Martin Ebel / Elisabeth Edl / Ursula Egyptien

Patrick Farges / Marie Fleury-Wullschleger / Holger Fock / Dirk Fuhrig / Gernot Gad / Marion Gees

Thomas Geiger / Jean-Louis Georget / Walter Grond / Laure Gautherot / Elisa Goudin-Steinmann

Germaine Goetzinger / Walter Grond / Anke Grutschus / Laurence Guillon / Louisa Haas / Ulrike Hadrich

Joseph Hanimann / Hans Hartje / Ina Hartwig / Kerstin Hausbei / Katharina Hey / Achim Hölter

Andrea von Huelsen-Esch / Henning Hufnagel / Franziska Humphreys / Marie Jacquier

Britta Jabs-Jallerat / Sylvie Jamet / Peter Stephan Jungk / Gabriela Kaegi / Michel Kauffmann

Luzius Keller / Thomas Klinkert / Hans-Gerd Koch / Marc Lacheny / Jacques Lajarrige / Céline Largier-Vié

Anne Larrory Wunder / Andréa Lauterwein / Sylvie Le Grand-Ticchi / Hervé Le Tellier / Wolfgang Matz

Reinhart Meyer-Kalkus / Hélène Miard-Delacroix / Stéphane Michaud / Reiner Moritz / Daniel Mouchard-Zay

Lothar Müller / Susanne Müller / Sarah Neelsen / Jonas Nickel / Wolfram Nitsch / Marc Ortmann

Armin Owzar / Marion Owzar / Ilina und Reinhard Pabst / Anne-Marie Pailhès / Marko Pajević / Anne Peiter

Ulrich Pfeil / Marion Picker / Claudine Raboin / Valérie Robert / Louise Sampagnay / Denis Scheck

Ricarda Schneider / Ulrike Schneider / Felix Schneider / Katja Schubert / Tantjev Schultz / Michele Sisto

Rainer Speck / Gerald Stieg / Christian Thimme / Céline Trautmann-Waller / Pierre de Trégomain

Joachim Umlauf / Florence Vatan / Ruth Vogel-Klein / Christoph Vormweg / Marcel Wagner / Norbert Wehr

Irene Weber Henking / Dirk Weissmann / Ernest Wichner / Klaus Wieland / Herbert Wiesner

Karin Winkelvoss / Rolf Wintermeyer / Nora Wirtz / Kay Wolfinger / Daniel Zimmermann

Nicole Colin, Kerstin Hausbei, Armin Owzar, Joachim Umlauf

Lieber Jürgen,

in Köln, der französischsten aller deutschen Städte, bist Du aufgewachsen, und so war Dein Weg vom Rhein an die Seine vermutlich nur folgerichtig. Folgenreich und erfolgreich war er auf jeden Fall. Bist Du doch seither auf vielfältige Weise zu einem bedeutenden Mittler der deutsch-französischen Kulturbeziehungen geworden, einem “acteur et observateur” - ein Begriff, den Du seinerzeit für jene Gäste einer langjährigen Lehrveranstaltung geprägt hast, mit denen Du die Studierenden der études franco-allemandes in Berührung brachtest, um ihnen den Weg in ein breit gefächertes deutsch-französisches Berufsfeld zu ebnen. Und doch war diese Lehrveranstaltung immer auch ein Spiegel Deiner eigenen Tätigkeitsfelder, die von Lehre und Forschung über Kulturjournalismus und Literaturübersetzung bis zur länderübergreifenden Universitätspolitik reichen und zur Gründung mehrerer Studiengänge geführt haben. Und sie zeugte davon, dass Du bei aller fachlichen Kompetenz, bei allem diplomatischen Geschick stets den zwischenmenschlichen Kontakt in den Mittelpunkt all Deiner Tätigkeiten stellst.

Ein Spiegel davon will nun dieser vielstimmige Band sein, in dem Deine Freunde, Kolleg:innen, Wegbegleiter:innen und Schüler:innen zu Wort kommen. Aus dem Mosaik ihrer freundschaftlichen Erinnerungen und Anekdoten ist ein Porträt entstanden, das nicht nur verschiedene Facetten Deiner Persönlichkeit aufblitzen lässt, sondern auch ein Bild davon bietet, wie Du den deutsch-französischen Literatur-, Kultur- und Wissenschaftsbeziehungen begegnet bist und begegnest, sie gestaltet hast und gestaltest: konkret, originell und innovativ, und immer auch mit Stil, Eleganz und Humor.

Unser Dank gilt der Maison Heinrich Heine, dem DAAD, dem Auswärtigen Amt der Bundesrepublik Deutschland, dem Goethe-Institut, dem Verein Litteralléa, dem CEREG und dem Département d’études germaniques et franco-allemandes der Université Sorbonne Nouvelle und der Université Aix-Marseille für ihre großzügige Unterstützung dieses Bandes, der 2027 erscheinenden wissenschaftlichen Festschrift und der Festveranstaltung. Unser besonderer Dank gilt Deiner engsten Wegbegleiterin und Ko-Übersetzerin Romy.

Cher Jürgen,

C’est à Cologne, la plus française des villes allemandes, que tu as grandi. Aussi ton passage des bords du Rhin à ceux de la Seine était-il parfaitement conséquent. Les conséquences de ce pas ont été, dans tous les cas, des plus heureuses et fructueuses puisque tu as oeuvré depuis lors en tant qu’éminent médiateur franco-allemand, un “acteur et observateur” – pour reprendre l’expression que tu as forgée dans le cadre d’un cours des études franco-allemandes que tu as dispensé pendant de nombreuses années. Tu désignais ainsi les personnalités que tu invitais à partager leur expérience avec les étudiant·es, afin de leur ouvrir la voie vers un champ professionnel franco-allemand très varié. Mais ce cours a été également le reflet de tes propres domaines d’activité qui vont de l’enseignement et de la recherche au journalisme culturel et à la traduction littéraire, en passant par la politique universitaire transnationale et la création de plusieurs cursus. Et il a témoigné du fait que, malgré ton expertise disciplinaire et ton grand talent diplomatique, c’est le contact humain que tu places au cœur de toutes tes activités.

Cet ouvrage choral se veut le reflet de cette attitude en donnant la parole à tes ami·es, collègues, compagnon·nes de route et élèves. De la mosaïque de leurs anecdotes et souvenirs amicaux est né un portrait. Il met en lumière différentes facettes de ta personnalité et dépeint la manière dont tu as abordé et façonné les relations littéraires, culturelles et académiques franco-allemandes et dont tu continues à le faire : une approche concrète, originale et innovante, toujours empreinte de style, d’élégance et d’humour.

Nous remercions la Maison Heinrich Heine, le DAAD, le ministère fédéral allemand des Affaires Étrangères, le Goethe-Institut, l’association Litteralléa, le CEREG et le département d’études germaniques et franco-allemandes de l’Université Sorbonne Nouvelle ainsi qu’Aix-Marseille Université pour leur soutien généreux apporté à cet ouvrage amical, à l’ouvrage collectif scientifique qui paraîtra en 2027 et à la rencontre festive. Nous tenons à remercier tout particulièrement Romy, ta compagnonne de route la plus proche et co-traductrice.

Daniel Argelès

Pour Jürgen

Je dédie à Jürgen Ritte cet extrait d'une nouvelle que j'ai écrite dans les années 2010, en parallèle à ma thèse de doctorat, dont il assurait la direction.

Le protagoniste de cette nouvelle, Martin, vit à Chicago. Au fil du récit, des odeurs font remonter tout un pan refoulé de son passé, lorsque, enfant et adolescent, il vivait en RDA, à Berlin-Est. Ces retours de passé figurent en italiques dans le récit. Dans l'extrait qui suit, on le voit d'abord se confier à un autre personnage, puis un souvenir d'enfance s'invite.

(…)

« D'un fenestron du couloir, chez mon ami Rainer, on voyait le Mur : le béton gris (…), des barbelés, un mirador, et, à l'Ouest, la lumière jaune d'un parking, le passage furtif d'un bus à impériale. On en rêvait de ces bus. Rainer se voyait au volant, en chauffeur, moi à l'étage, en passager, le cœur battant : terminus Bahnhof Zoo ! »

Ils sont adossés au béton, au fond du renfoncement, recroquevillés entre le grillage descellé par où ils se sont glissés et les barreaux d'origine du conduit d'aération. Rainer regarde sa montre. « Je te parie qu'il passe dans moins de deux minutes ! – Tenu ! » Ils ont l'œil fixé sur la trotteuse, que Rainer tient dirigée vers l'ouverture du soupirail. « Mon père dit qu'en dessous, dans les stations, il y a des soldats avec des fusils mitrailleurs. – Qu'est-ce qu'il en sait ? – Par mon oncle Kurt, qui vit à l'Ouest. C'est lui qui m'a offert cette montre. – S'il n'arrive pas maintenant, c'est moi qui gagne… » Martin pousse dans un coin son cartable d'écolier, pose l'oreille contre le béton. « Tu l'entends ? Il arrive ! » La vibration gagne le sol, le ronflement enfle, accompagné de grincements croissants. Rainer déploie un sac qu'ils tiennent contre la grille en attendant le passage. Puis c'est le choc, la tête du train percute le tunnel, un immense courant d'air lui court sur la peau. Rainer referme le sac. La chair de poule alors que l'air reflue. « Tu l'as ? Rainer hoche la tête, se penche sur le col, hume. – Ça sent quoi ? – Les Haribo ! – Menteur ! – Non, j'te jure ! – Mon tour ! »

(…)

Note :
Ma thèse de doctorat portait sur l'écrivain (est)-allemand et « sauteur de Mur » Klaus Schlesinger, que j'avais rencontré dans les années 1990 et qui, marcheur et conteur infatigable, m'avait alors montré son Berlin. Écrivain des marges et des espaces liminaux entre Est et Ouest (de la frontière et de ses abords, mais aussi du métro et de ses stations désaffectées par la division de la ville), il avait attiré mon attention, lors d'une de nos promenades, sur une de ces bouches d'aération signalant le passage d'une ligne de l'Ouest sous Berlin-Est. C'est derrière la grille d'un tel soupirail que se situe la scène précédente (totalement fictionnelle, il faut le préciser).

L'image d'adolescents est-allemands regardant des bus à impériale rouler de l'autre côté du Mur est inspirée d'une description de Klaus Schlesinger (dans *Leben im Winter*, 1980, non traduit).

Jürgen Ritte, à une époque où la subjectivité du chercheur et son rôle dans la recherche n'étaient pas très acceptés en germanistique, m'avait soutenu dans mon intention d'intégrer cet aspect de ma relation à Klaus Schlesinger à mon travail de thèse. Les promenades à travers Berlin ont pris place dans un chapitre de la thèse intitulé : « De la marche et de l'écriture ».

Jürgen ne savait pas alors que j'écrivais de la fiction, mais il faut croire que ses conseils m'ont conforté dans cette voie. Je le remercie pour la finesse, l'élégance, la bienveillance de sa direction et la fécondité des pistes qu'il a ouvertes tout au long de mon travail. Directeur fidèle, il a ensuite animé une des soirées sur Klaus Schlesinger que j'ai organisées avec son appui à la Maison Heinrich Heine à Paris. Je le remercie ici pour cette générosité – et pour son amitié.

La nouvelle dont est tiré cet extrait s'intitule « Les odeurs de ma vie ». D'abord parue en 2023 sur le carnet des germanistes du CEREG « Regards sur la RDA et l'Allemagne de l'Est », elle figure également dans le recueil En un souffle. Nouvelles allemandes, publié en 2024 aux éditions TriArtis.

Le livre tiré de la thèse sur Schlesinger a été publié aux Presses universitaires du Septentrion en 2017. Il s'intitule : Klaus Schlesinger ou l'écriture de l'histoire. Berlin et l'Allemagne, 1937-2001.

Michael Braun

Histoire croisée et récits communs

Begegnungen mit Jürgen Ritte sind von eindringlicher anekdotischer Relevanz. Sie pointieren seine immer wieder frappierende Kunst, Literatur in Bewegung zu versetzen, Zeiten mit Räumen zu vernetzen und Gespräche zu entfachen, deren Inspirationen weit über den ursprünglichen Anlass hinausragen. Von aller guten Dinge seien hier drei genannt:

Es war in den Jahren vor Corona, als mich Jürgen Ritte zu sich nach Hause in Paris einlud. Er hatte für den Weg dorthin eine „Schikane“ angekündigt. Die hat mich in der Tat eine knappe Viertelstunde und ein paar Anfragen gekostet. Denn die Rue Lhomond, benannt nach dem gleichnamigen Aufklärer, Priester und Bildungspädagogen im 18. Jahrhundert, im 5. Arrondissement bricht an der Kreuzung zur Rue Pierre Brossolette kurzerhand ab und geht dann erst an einer zweiten Kreuzung weiter. Bei Rittes gab es ein ausgewähltes Dîner à plusieurs plats, mit Aperitif und guten Weinen. Zum Absacker, um es in dem ihm so vertrauten rheinischen Tonfall zu sagen, präsentierte er mir ein Quartett der taschenkalenderkleinen Bände aus der von ihm betreuten Reihe Oulipo & Co. Darunter die von ihm übersetzte Erzählung „Leonardo in Dora“ von François Le Lionnais, eines KZ-Überlebenden, der am 24.11.1960 mit seinem Freund Queneau im Restaurant „Au Vrai Gascon“ jene Autorengruppe ins Leben rief, die unter dem Banner „Oulipo“ bekannt wurde. Mathematik und Spiel, ernste oder pikante Scherze, ein selbstironischer esprit d’éscalier: Jürgen Ritte wusste und praktizierte, wovon er mir erzählte. In der „Leonardo“-Erzählung hilft sich der Protagonist mit einem prä-ouliposchen Spiel aus der beklemmenden Situation im Lager: Er transplantiert Elemente in ein Bild, die er einem verwandten Bild entnommen hat. Nach dieser kontrastiven Methode werden „aufreizende Badende aus einem Fragonard mitten ins ‚Begräbnis in Ornans‘“ projiziert, betrachtet ein Grünewald-Christus eine Christusfigur von Guido Reni und Botticellis (Berliner) „Madonna“ dessen „Schaumgeborene Venus“.

Auf der Autorenwerkstatt der Konrad-Adenauer-Stiftung in Cadenabbia, dem Arbeits- und Urlaubsdomizil des ersten deutschen Bundeskanzlers am Comer See, war Jürgen Ritte in den 2010er und 2020er Jahren mehrfach zu Gast. Und zwar nicht in erster Linie als Germanist und Übersetzer, sondern als Literaturvermittler und lesender Autor. Präsentiert wurde einmal eine dialogische Erzählung, die von einer Fehde in einem kleinen französischen Ort handelte, der berühmt war nur wegen seines Weinbergs und fast folgerichtig die beiden Kontrahenten in ein Wetttrinken verstrickte. Um dieses zu veranschaulichen, stand ein hiesiger Valpolicella auf dem Lesungstisch. Jürgen und ich lasen mit verteilten Rollen. Jürgen Ritte war nicht nur der bessere Vorleser …

Bei einer anderen Werkstatt, 2013 oder 2014, hatte Jürgen Ritte einen neuen Text dabei. Diesmal wurde eine jahrzehntelange Korrespondenz des Autors mit dem französischen Staatspräsidenten dokumentiert, die immer wieder mit dessen gleichbleibenden Statements beantwortet wurde, er habe den Brief erhalten, ihn mit der Aufmerksamkeit, die er verdiene, zur Kenntnis genommen und werde ihn an die zuständigen Stellen zur Beantwortung in kürzester Zeit weiterleiten. Die Briefkopien in der begleitenden PowerPointPräsentation wirkten echt, die routinierten Textbausteine ließen die Zuhörenden an der „suspension of disbelief“, also an ihrem eigenen Glaubenwollen zweifeln. Beim Valpolicella wurde das gelöst.

Vivat Oulipol, ad multos annos, Jürgen Ritte.

Jörn Cambreleng

Le 12 novembre 2005, alors que j'étais invité aux Assises de la traduction à Arles pour un atelier d'allemand, Heinz Schwarzinger m'a proposé de suppléer l'absence de son co-traducteur, Jean-Louis Besson, pour lire quelques scènes de leur traduction commune des « *Derniers jours de l'humanité* » de Karl Kraus. Après avoir répété une heure, nous nous sommes lancés, et avons lus en public à la Chapelle du Méjan quelques-uns des savoureux dialogues du « râleur », figure centrale de cette imposante chronique théâtrale de la première guerre mondiale.
C'est après cette lecture que j'ai fait la connaissance de Jürgen Ritte. L'œil brillant, il s'est avancé vers moi, m'a salué, animé par un enthousiasme que son élégance avait peine à contenir. J'avais l'impression immédiate que, sans le savoir, je m'étais fait un ami. Je sortais de cette lecture avec la sensation que le public avait été réceptif (la force comique du texte avait fait mouche), mais, étant familier de la scène, j'avais aussi conscience des limites de l'exercice : ce n'était après tout qu'une lecture, assez peu travaillée, nous avions fourché ici ou là, il y avait eu un petit creux dans le rythme à tel endroit, nous nous étions tenus à la lisière de l'incarnation, avions ici été trop prudents, là trop hardis, je voyais bien qu'avec le peu de travail, nous étions encore très loin d'avoir déployé toute la férocité politique jubilatoire de ce texte formidable. Je n'étais pas loin de ressentir un sentiment d'imposture, comme lorsque parmi de mes camarades de théâtre, je sortais mon violon, et que malgré mon niveau franchement moyen, trois notes suffisaient à déclencher l'enthousiasme.

Mais ce que je lisais dans l'œil de Jürgen n'avait rien à voir avec ces doutes et ces considérations. J'y lisais une sorte de gourmandise, allumée par le rire qu'avait provoqué la lecture. Et derrière cet appétit, un désir de théâtre qui me renseignait sur sa relation aux textes, la vie qu'il y cherchait. Moi qui, à cette époque, avais passé une décennie à ne lire presque que du théâtre, au point de me lasser de ce qui, à force de vouloir capter la vie dans l'oralité, pouvait paradoxalement basculer dans le formalisme, j'étais animé d'un chemin intérieur tout autre, qui allait me conduire à quitter les écritures théâtrales pour la littérature destinée à être lue.

Qu'y avait-il chez lui derrière ce désir de théâtre ? Jürgen, dont j'ai rapidement appris les hauts faits de traduction, cherchait la joie, je sentais sa détermination à cueillir la joie partout où elle pouvait affleurer. Il incarnait à mes yeux une vie intellectuelle admirable, car débarrassée des convenances et reliée à un désir très personnel. Son rire, toujours à l'affût, m'a escorté pendant des années, tout au long de notre compagnonnage amical. Je lui dois beaucoup, non seulement parce qu'objectivement, Jürgen a été un soutien constant aux heures claires autant qu'aux heures sombres de la vie associative, mais aussi parce qu'à travers son regard, il a su me faire voir, ce 12 novembre, que la perfection de la forme pouvait être un leurre, et qu'elle importait bien moins que la valeur de l'élan et du geste. Et voyant ce qu'il avait vu, et voyant la proposition d'amitié qu'il m'offrait, j'ai pressenti quelle pouvait être l'importance des Assises de la traduction. Celle d'une fête de l'esprit, qui ne vend rien, mais où la joie des uns de se retrouver rencontre la curiosité des autres, où traducteurs, comédiennes, musiciens, philosophes et lectrices se côtoient sans barrières. Jürgen Ritte a incarné cet esprit.

Nicola Denis

Vertrauensfrage

Jahrelang warfen die sommerlichen Begegnungen mit der erweiterten französischen Familie ihre Schatten voraus. Auf der Werteskala der wohlsituierten, einem protestantischen Arbeitsethos verpflichteten Bourgeoisie kam mein Beruf, der für mich Broterwerb, Erfüllung und Sinn bedeutete, als solcher nicht vor. Die dazugehörige Frage lautete: *Tu fais toujours tes traductions?* Mit diesen Worten wurde ich sanft aus dem Kreis der Ecole de Commerce-Absolventen katapultiert. *Toujours*, sprich, immer noch nichts Besseres. *Faire*, ein unspezifisches, dilettantisches Tun, und dann erst *tes traductions*, pures Privatvergnügen. Ich antwortete entweder mit der korrekten Berufsbezeichnung: *Oui, je suis toujours traductrice littéraire* oder, ebenfalls wahrheitsgemäß: *Oui, même de plus en plus*. Wer sich noch nicht wieder Interessanterem zugewandt hatte, fragte daraufhin gerne: *Combien de temps ça t'occupe?* Mehr als ein nettes Zubrot zwischen Tür und Angel konnte es ja kaum sein. Ich fühlte mich gleichzeitig komplett gescheitert und heimlich überlegen.

Nach weiteren Jahren dann der unerwartete Moment, in dem ich neben einer meiner Autorinnen ins Mikrofon sprach und in die ehrfürchtigen Gesichter eben jener Verwandten blickte, die jemanden auf der Bühne kannten. Die bisherigen Fragen hatten sich offenbar erübrigt. Doch es gab neue, als dem Publikum das Wort erteilt wurde: *Comment on peut savoir que tu ne fais pas n'importe quoi? Qu'est qui limite ta liberté?* Nicht von ungefähr kamen diese Fragen von Männern, die stellvertretend um die Autorenhoheit bangten. Die sich auf Seiten des Originals, der Produktion, verorteten, während ich reproduzierte. Noch dazu ohne jede Aufsicht. Da wollten sie doch wissen, was sich im sprachlichen Alchimistenkessel zusammenbraute. Ein Generalverdacht, der sich seit dem Jahrhundert der *belles infidèles*, der schönen Untreuen oder treulosen Schönen, kaum verändert hatte. Und einer, der zeigte, dass die Fragenden von der brodelnden Macht der Sprache ahnten.

Ich gab zur Antwort, dass in Deutschland aufmerksame Lektorinnen, oft Satz für Satz vergleichend, über mein Tun wachten. Aber auch, dass ich meine Freiheit nicht miss-, sondern gebrauchte, um meine Autoren über die deutsch-französischen Gräben hinweg zu tragen; um sie, manchmal auch vor sich selbst, zu schützen, indem ich hier ein bisschen Pathos glättete und dort, wohldosiert und verantwortungsbewusst, eine allzu blumige Formulierung auflöste. Das räumte den Verdacht natürlich nicht aus der Welt, ganz im Gegenteil: *Mais est-ce que l'auteur parle allemand ? Non ? Alors qui lui dit qu'il peut te faire confiance ?* Da griff die Autorin zum Mikrofon und erklärte, eben meine Fragen zeigten ihr, dass hier jemand mit Sinn und Verstand las, sich mit Sorgfalt des Textes annahm und ihm abzuhorchen versuchte, was es zu hören gab. Meine Fragen waren es, die Vertrauen schufen.

Die familiären Misstrauensvotanten habe ich lange nicht mehr gesehen. Heute, bin ich mir sicher, würde ihre erste Frage lauten: *Mais tu n'as pas peur avec l'Intelligence Artificielle?* Und sie käme, da bin ich mir ebenso sicher, von Menschen, die der Künstlichen Intelligenz einen grenzenlosen Vertrauensvorschuss einräumen. Vermutlich würden sie, die damals unbedingt überprüfen wollten, wer aus Texten zu ihnen sprach, nicht weiter über Urheberschaft nachdenken und fest davon ausgehen, dass die keiner Aufsicht bedürfende Maschine ihre Sache schon richtig machte.

Christiane Deussen

Jürgen Ritte oder die Kunst des Moderierens

Jürgen Ritte ist Literaturprofessor, Übersetzer, Journalist, Kritiker und gelegentlich auch Moderator. Die letztgenannte Funktion wird vielleicht am wenigsten erwähnt, aber sie erscheint mir bedeutsam für den guten Ruf, den er bei vielen Literaturinteressierten in Frankreich oder im deutschsprachigen Raum genießt. Abgesehen von unserer freundschaftlichen Verbundenheit und dem gemeinsamen Sinn für das Ernsthaft-Unernste sind es seine humorvollen Seitenbemerkungen, sein Talent für Wortspiele und seine Lust, beide Gesellschaften, die französische und die deutsche, mit kritisch-humorvollen Vergleichen zu kommentieren, die mir das Besondere an Jürgen Rittes Auftreten zu sein scheinen, ob in der privaten oder auch in der öffentlichen Wahrnehmung.

Diese entspannte Haltung, gepaart mit genauer Sachkenntnis und einem durch langjährige Beschäftigung mit Literatur und Übersetzungen geschulten Blick für Texte und Sprache, ist eine ideale Voraussetzung für die Moderation von Literaturveranstaltungen.

So ist es vor allem seine Kunst des Autorengesprächs, die mich in meiner Zeit als Leiterin der Maison Heinrich Heine in Paris dazu bewogen hat, Jürgen Ritte häufig als Moderator zu gewinnen, im Wissen, dass er diese Aufgabe mit der erforderlichen Sensibilität für Text und Autor und zugleich mit der ihm eigenen Leichtigkeit ausfüllen würde.

Die Bedeutung der Moderatorentätigkeit wird oft unterschätzt : Vielen erscheint sie undankbar und gemessen am Vorbereitungsaufwand nicht bedeutsam genug für den Wissenschaftler zu sein. Für das Publikum aber ermöglicht eine gute Moderation einen besseren Zugang zu komplexeren Themen und kann dazu beitragen, den Blick für ästhetische Formen der Wahrnehmung zu öffnen oder zu erweitern.

Jürgen Ritte bewegt sich mit großer Eleganz als Moderator literarischer Veranstaltungen in Frankreich und im deutschsprachigen Raum. Dabei ist es wichtig zu wissen, dass in Frankreich die Art von öffentlicher Autorenlesung anders als in Deutschland so gut wie unbekannt ist. Hier gilt das Ideal des lebendigen Gesprächs mit dem Autor oder der Autorin, wobei der Text selbst nicht vorgelesen, allenfalls durch kürzere Zitate vorgestellt wird.

Für die im Bereich deutsch-französischer Kulturvermittlung verantwortlichen Akteure in Frankreich beginnt die Schwierigkeit schon bei der Programmankündigung einer literarischen Veranstaltung : Wie nennt man den Gesprächsleiter ? « Modérateur » wohl am ehesten, denn « animateur » erinnert zu sehr an einen Showmaster. In der französischen Vorstellung des « modérateur » denkt man allerdings zunächst an eine Person, die für einen ruhigen Gesprächsverlauf in einer ansonsten hitzigen Diskussion sorgt.

Ganz glücklich war ich daher in der Maison Heinrich Heine bei der Programmerstellung aber auch nicht mit der Wahl des Begriffs « modérateur ». Bezeichnenderweise führt eine entsprechende Internetrecherche auch zu keinem befriedigenden Ergebnis. Der Moderator einer literarischen Veranstaltung, so wie er im deutschsprachigen Raum bekannt ist, existiert so gut wie nicht in Frankreich, weil dieses Veranstaltungsformat selbst unbekannt ist. Es finden sich seitenweise Ausführungen zum Wort und der Rolle des « modérateur », angefangen bei der etymologischen Erklärung, dass das Wort « modérateur » aus dem Lateinischen kommt (*moderator*, celui qui modère, qui règle, la personne qui dirige une assemblée), bis hin zu Fragen : Que signifie le rôle de modérateur d'un événement ? Qu'est-ce qui fait un bon modérateur ? Être modérateur, est-ce difficile ? Quelle est la différence entre un animateur et un modérateur ? Es wird auch konzediert « l'animateur modérateur de débats est le garant de la réussite de vos tables rondes, séminaires d'entreprise », und es wird auch anerkannt, dass die Wahl des geeigneten Moderators entscheidend für den Erfolg einer Veranstaltung ist : « Recourir à un modérateur pour un événement est essentiel pour le succès de celui-ci ».

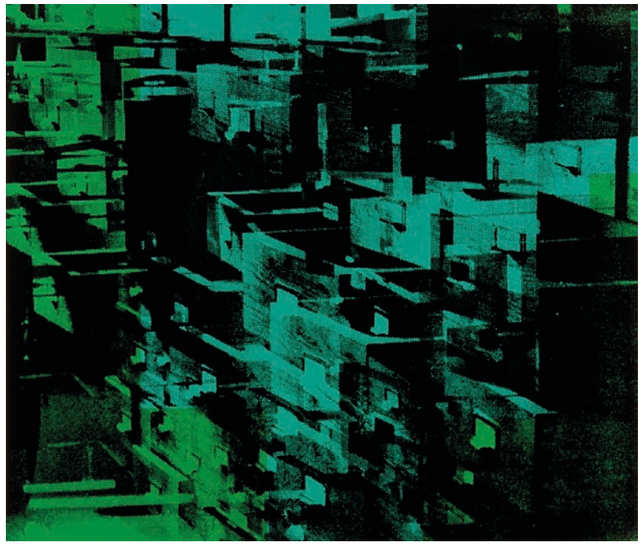
Es findet sich jedoch kein Hinweis auf eine moderierte Veranstaltung mit einem Autor. Nur zwei kleine Hinweise aus der Schweiz, die eines « modérateur au Café philo » und eine Erwähnung der « profession modérateur » bei literarischen Festivals bilden die Ausnahme. (Dem letztgenannten Hinweis konnte nicht nachgegangen werden, da er abonnementgebunden ist).

Es kann insofern wenig überraschen, dass sich die ausführlichste und genaueste Tätigkeitsbeschreibung eines Moderators oder einer Moderatorin von Autorenlesungen und Autorengesprächen im deutschsprachigen Raum findet: Unter der Überschrift „Wie moderiert man eine Lesung ? » findet man einen erstaunlich detaillierten Leitfaden, der für Autoren und Autorinnen der Schweiz entwickelt wurde und « Moderator*innen von Gesprächen, Interviews etc. eine Hilfestellung für respektvolle und gute Gespräche bieten (will). Autor*innen und Übersetzer*innen kann er als Grundlage bei der Vorbereitung eines moderierten Gesprächs dienen. «

Vielleicht interessiert es unseren 70jährigen Pariser Fachmann für Literatur und Übersetzung, Jürgen Ritte, sich hier noch einmal kundig zu machen ; brauchen tut er es nicht, seine langjährige erfolgreiche Erfahrung als kultureller Grenzgänger spricht für sich.

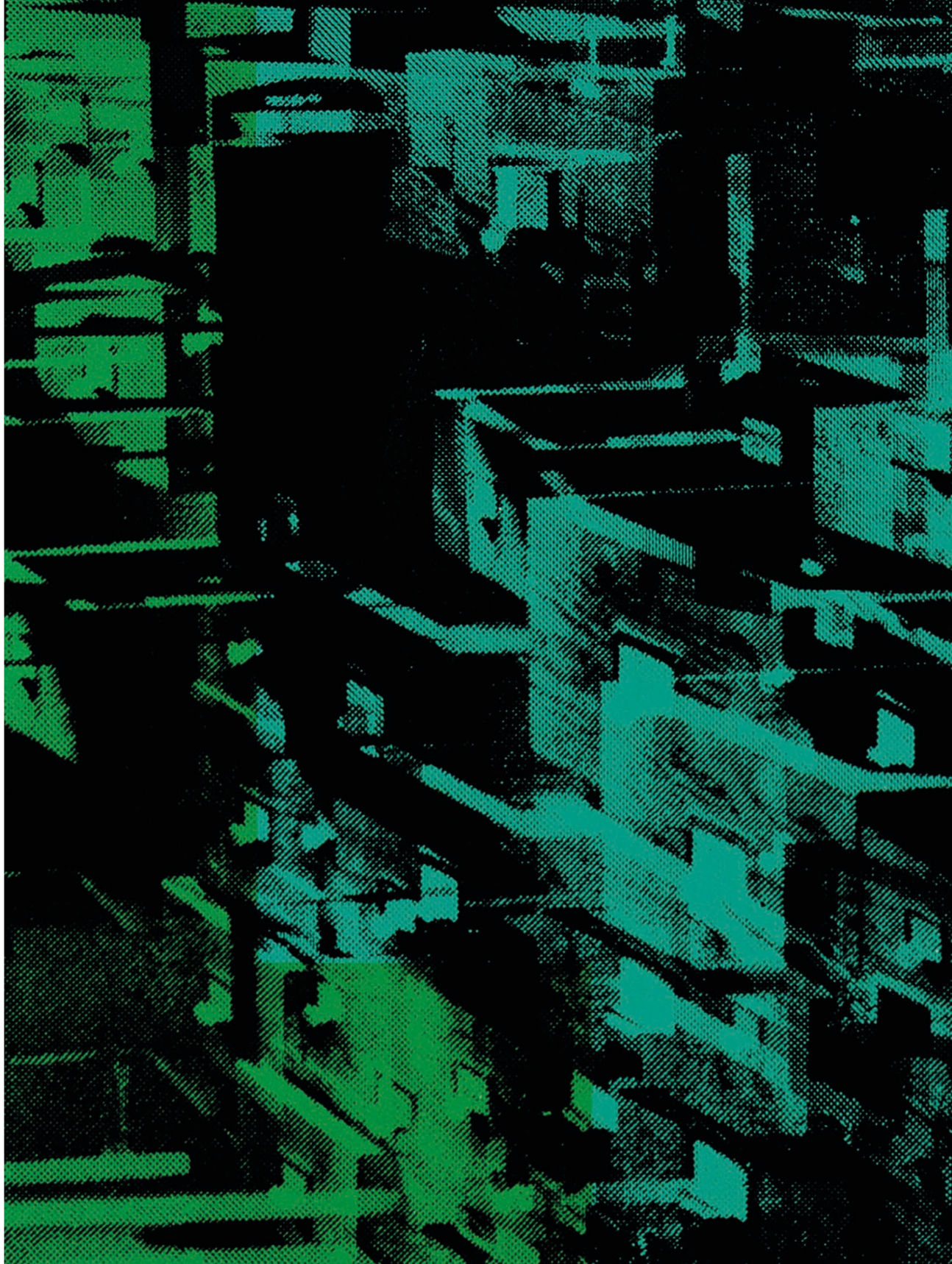
Ägina, im Juli 2026

Markus Döhne



Arbeitsspeicher #12
2002
78 x 92 cm, Siebdruck und Acryl auf Aluminium
Totale und Detail

für JR zum Geburtstag



Martin Ebel

Der junge Ritte oder: schon früh ein Schwan

Nicht alle intellektuellen Schwäne sind als hässliche, dumme Entlein gestartet, bei manchen ist das Schwanige von Anfang an zu spüren. Ein solcher Fall ist unser Jubilar Jürgen Ritte, dessen frühe Phase – die hier unter „der junge Ritte“ laufen soll – in seinen Publikationen im „Neuen Echo“ Ausdruck findet, einer Schülerzeitschrift, die 1973/74 am Kölner Gymnasium Kreuzgasse in einer Auflage von 1400 Exemplaren erschien und von der immerhin fünf Nummern erhalten sind. Als etwas älterer Redaktionskollege des jungen Ritte kann ich aus erster Hand das Wirken des damals 17-jährigen in den Konferenzen, bei der physischen Herstellung der Nummern und ihrer Verteilung auf dem Schulhof bezeugen. Im Mittelpunkt dieser Würdigung soll aber die Analyse der Texte des jungen Ritte in den erhaltenen fünf Nummern des „Neuen Echo“ stehen.

Die Zeitschrift sollte alle Schüler von der Sexta bis zur Oberprima (5. – 13. Klasse) ansprechen und enthielt deshalb auch allerhand leichten Stoff, aus heutiger Sicht: manches Banale und Alberne, weshalb sie von einigen Lehrern als „Bierzeitung“ geschmäht wurde. Aber es gab auch ehrgeizige Artikel für die höheren Klassen, für die neben mir vor allem der junge Ritte zuständig war. Wir liebäugelten offenbar schon mit dem Journalismus als Beruf, jedenfalls spielten wir erfahrene Polit-Kommentatoren, indem wir uns an die ganz großen Themen der Zeit wagten.

Es waren die frühen 1970er-Jahre, Willy Brandt war als Bundeskanzler zurückgetreten, der junge Ritte schrieb über seinen Nachfolger eine Analyse mit dem Titel „Helmut Schmidt, der Neue – der Bessere?“, in der er weder mit klarem Urteil sparte („der beste Verteidigungsminister, den wir wohl je hatten“) noch mit einer gewissen Skepsis, die die Zukunft offenließ: Schmidt sei gegenwärtig schon der Bessere, müsse das aber bis zur nächsten Wahl auch beweisen.

Das eigentliche Leib- und Magenthema des jungen Ritte war aber die Bildungsreform. Es ging um Regelstudienzeiten, den Numerus clausus, diverse Reformansätze, die er kenntnisreich und kritisch unter die Lupe nahm. Dabei beließ er es nicht bei Darstellung und Wertung, sondern wagte sich mit eigenen Vorschlägen hervor: Das Abitur solle nicht die Voraussetzung zum Studium, sondern ein Abschluss für alle sein, um mit der gewonnenen Allgemeinbildung eine sinnvolle, also geistige Freizeitgestaltung (nicht nur vor der Glotze hocken!) für die gesamte Bevölkerung zu ermöglichen. Ein anderer, geradezu revolutionärer Vorschlag galt dem Medizinstudium: Um die wirklich Motivierten für die wenigen Studienplätze herauszufiltern, sollte jeder Kandidat sich für drei Jahre zuvor als Pfleger verpflichten.

Dass beide Vorschläge des jungen Ritte nicht beachtet und noch weniger umgesetzt wurden, lag sicher daran, dass er damals eben nur im „Neuen Echo“ und nicht in der NZZ und im Deutschlandfunk publizieren konnte.

Auch sprachlich brillierte der junge Ritte bereits, nicht nur durch die Klarheit der Darstellung und das faire Abwägen der Positionen, sondern auch durch Vergleiche und Metaphern. Etwa, wenn er bezweifelte, dass den Ministern „Zacken aus der Krone ihrer Kulturhoheit“ fallen würden. Oder wenn er einen untauglichen Reformversuch mit folgendem Vergleich erledigte: „Genauso gut könnte man versuchen, mit einem Taschentuch einen Wasserrohrbruch zu beheben.“

Publizistisch und intellektuell war der junge Ritte also durchaus kein unscheinbares Entlein, das später zum strahlenden Schwan wurde; das Schwanige ist schon in den allerfrühesten Texten deutlich zu erkennen.

Elisabeth Edl und Wolfgang Matz

Ein Denkmal in der Drôme

Seit langer Zeit fahren wir nach Grignan, Département Drôme. Zumindest einmal im Frühling besuchen wir unsere Freunde Philippe und Anne-Marie Jaccottet, häufig auch ein Übersetzungsmanuskript von Philippes Werken im Gepäck. In all den Jahren haben wir die verschiedensten Unterkünfte gemietet, zunächst ein paar Tage bei Madame Odile im Hôtel Sévigné, dann für längere Aufenthalte in verschiedenen Häuschen hier und dort im Ort. Einkaufen geht man zum zentralen Platz (wenn man das bei diesem kleinen Dorf so nennen kann), und natürlich fällt uns schon beim ersten Mal die kleine Gedenktafel auf, die neben dem Bäckerladen hängt. Sie hängt ziemlich hoch, deshalb schauen nur wenige Vorübergehende hin. Aber wir, die Besucher aus Österreich und Deutschland, achten natürlich immer auf diese Zeugnisse der Okkupationszeit, wie man sie so oft in Frankreich sieht. Sieben junge Widerstandskämpfer trafen am 22. August 1944 auf deutsche Panzer und wurden getötet: „Vous qui passez souvenez vous.“ Eine richtige Erinnerung an das Geschehen kommt aber erst Jahre später, als wir im Frühjahr 2024 in die Drôme fahren, da stoßen wir auf Hervé Le Telliers gerade erschienenes Buch „Le nom sur le mur“, kaufen es sofort und denken dabei natürlich an Romy und Jürgen: Le Telliers langjährige Übersetzer. Mit dem Buch in der einen und der Landkarte in der andern Hand entdecken wir eine Geschichte, von der wir nur die Grundzüge kannten, folgen dem Weg, den diese jungen Männer eingeschlagen haben bis zur fatalen Begegnung mit den deutschen Besatzern. Und was wir noch nie gesehen hatten, dort, wenige Kilometer außerhalb des Dorfes, wo sich die Départementale 4 und der Chemin des Lièvres kreuzen, dort steht am Straßenrand ein großes Monument, „Gewidmet denen, die an diesem Ort gefallen sind, für die Wiedergeburt eines freien Frankreich“. Und dann die Aufforderung: „Français souviens toi.“ Errichtet wurde das Denkmal am 22. August 1945, am ersten Jahrestag des Geschehens. Frankreich war jetzt frei. Das ist lange her. Wir aber lesen es, als sei die Mahnung eine Mahnung für die Franzosen von heute. Kaum sind wir wieder zu Hause, kommt durch mysteriöse Gedankenübertragung eine Nachricht von Jürgen: „Ich hocke am Schreibtisch und ließ gerade einen Lastwagen und einen PKW an Grignan vorbei nach Montélimar rollen – und wo nun einmal Grignan in Sichtweite war, dachte ich, ich winke mal auf gut Glück nach München.“ Nur ein Jahr später erscheint „Der Name an der Wand“ in Romys und Jürgens Übersetzung auf Deutsch, und wir sind dankbar, dass wir gemeinsam mit ihnen noch etwas gelernt haben über einen Ort, den wir schon so lange kennen.

Ursula Maria Egyptien Gad

Grußwort für Jürgen Ritte

Mit Dankbarkeit und Freude gratuliere ich Jürgen Ritte ganz persönlich und auch offiziell im Namen des DAAD zum Geburtstag.

Aus seinem reichen Lebenswerk und von seinen vielen Verdiensten kann ich nur wenige Details hervorheben. Ich konzentriere mich auf das, was uns verbindet.

Jürgen Ritte stammt aus Köln, hat an der Universität zu Köln Romanistik, Germanistik und Kunstgeschichte studiert und bei dem einmaligen Prof. Dr. Peter-Eckard Knabe, den wir nie vergessen werden, promoviert.

Jürgen Ritte war ab 1987 als DAAD-Lektor und „Maître de langue“ an der Ecole Normale Supérieure de la Rue d'Ulm und von 1991-1994 als (zunächst stellvertretender und dann) Leiter der Außenstelle Paris tätig. In seinen zahlreichen Funktionen blieb er dem DAAD France immer sehr verbunden.

Auf und über seine geistreichen und kurzweiligen Reflektionen, Texte und Paris-Reminiszenzen und insbesondere auch selbst eingesprochenen WDR-Radiobeiträge in Zeitlupe und Mosaik zu den unterschiedlichsten literarischen, (gesellschafts-)politischen und manchmal auch sehr lebenspraktischen Themen, mit denen er das aktuelle Frankreich dem deutschen Publikum nahebringt, freuen sich mit mir unzählige weitere Menschen. Wer etwas über die Herkunft und Bedeutung des Bistrots, des Rond-Point oder über die Fälschung des antiken Mobiliars von Versailles wissen möchte, ist bei Jürgen Ritte an der richtigen Adresse. Seinen herrlichen rheinischen Akzent hat er dabei nie verloren.

Er hat Freundschaften zu Größen aus dem Literaturbetrieb wie zu dem vor kurzem verstorbenen Ernst Georg Stefan Troller und zu vielen anderen Menschen gepflegt,

Jürgen Ritte hat in zahlreichen nationalen und internationalen Funktionen dem Franco-Allemand gedient. Natürlich in erster Linie als Professor an der Sorbonne Nouvelle und darüber hinaus auch als Leiter verschiedener deutsch-französischer Studiengänge, als sehr aktives Mitglied des wissenschaftlichen Beirates der DFH, als Vizepräsident der AGES, als aktives Mitglied zahlreicher und sehr unterschiedlicher Auswahlkommissionen und Vieles mehr.

Ganz besonders hervorheben möchte ich, dass Jürgen Ritte den wissenschaftlichen Nachwuchs auf diese Weise sehr ermutigt und gefördert und vielen jungen Menschen dabei geholfen hat, ihren Weg zu gehen.

Ich wünsche Dir viel Kraft und Inspiration für Deine zukünftigen Projekte, und Dir, Deiner Frau Romy und Eurer Familie auf Euren Reisen zwischen Paris, Köln und Berlin und für alles, was Ihr vorhabt, alles Gute.

Deine Ursula

Holger Fock

Lieber Jürgen,

einander so nahe gekommen wie im Jahr 2015 sind wir uns sonst nie. Zuerst trafen wir uns im Mai im Schloss Bellevue bei einem Empfang des Bundespräsidenten Joachim Gauck zu Ehren der Literaturübersetzer– ausgewählt vielleicht nicht nur unserer Übersetzungen wegen, sondern auch aufgrund unseres Engagements, Du im Vorstand des Trägervereins vom CITL, dem *Collège International des Traducteurs littéraires* in Arles, ich, zwei Buchstaben auseinander, als Delegierter des VdÜ im Vorstand des CEATL, des *Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires*.

In Berlin ahnte keiner von uns, dass wir uns wenige Monate später zu einem noch schöneren Anlass am Ufer des Genfer Sees wiedersehen würden. Man hatte mir den *Prix lémanique de la traduction* zugesprochen, und Du hattest die Aufgabe übernommen, bei der Preisverleihung in Morges die Laudatio zu halten. Morges erinnerte uns natürlich an den dort geborenen Entdecker des Pesterregers Alexandre Yersin, der im Mittelpunkt des Romans *Pest & Cholera* von Patrick Deville steht. Dessen zweiten Roman, *Longe vue*, 1989 bei Minuit erschienen, hattest Du 1990 unter dem Titel *Das Perspektiv* für rowohlt übersetzt. Das Buch verkaufte sich nicht gut, und so wurden die weiteren vier Minuit-Romane Devilles nicht mehr ins Deutsche gebracht.

1997 begann Deville mit einem neuen Schreibprojekt und wechselte dafür 2003 zu du Seuil. Waren seine früheren Romane von „fiktiven Figuren in einer fiktiven Handlung“ geprägt, wie es in seinem Essay *Über wissenschaftliche und poetische Schreibweisen* heißt, den Du 1992 übersetzt hast, so verfolgt Deville seither die Idee eines „roman sans fiction“, um wie Plutarch in seinen Parallelbiographien reale Lebensgeschichten als Roman zu erzählen. 2004 erschien mit *Pura Vida* der erste Roman seiner auf 12 Bände angelegten, weltumspannenden Reihe *Abracadabra*. Da Du 2005 in einer entscheidenden Phase Deiner akademischen Laufbahn stecktest, konntest Du ihn nicht zeitnah übersetzen und hast das Feld oder vielmehr das Universum Deville großzügig uns überlassen. Inzwischen sind 9 Bände erschienen, übersetzt von mir und meiner Partnerin Sabine Müller, und das verdanken wir Dir, denn eigentlich hättest Du ihn weiter übersetzen sollen.

Welche Koinzidenz bei der Preisverleihung am Genfer See: Beide haben wir, Du in Deiner Laudatio, ich in meiner Danksagung, zufällig dieselbe Stelle aus Goethes Faust ins Zentrum unserer Reden gestellt, in der Faust über die Übersetzung der Bibel sinniert. Vielleicht war es weniger Zufall als Erinnerung an den Bundespräsidenten, der in seiner Ansprache auf die Stelle hingewiesen hatte. Mit Sabine hatte ich sie bereits 2013 in einem Vortrag verwendet, den wir auf Einladung Patrick Devilles bei den *Rencontres de Chaminadour* gehalten haben. Geschrieben stand bei uns am Ende aber nicht „im Anfang war die Tat“, sondern mit frecher Ironie: „Im Anfang war die Übersetzung“.

Im Anfang meines Übersetzerlebens waren einige sehr beeindruckende Auftritte von Dir im Berliner Literaturhaus, wo Du, ich glaube ab 1989, einige Lesungen der Oulipo-Gruppe mitorganisiert und moderiert hast. Parallel dazu hast Du eine Schriftenreihe „Oulipo & Co“ in der bibliophilen Edition Plasma der Verlegerin Emilie Böhme herausgegeben, die uns später einander vorstellte. Ich kannte bereits Deine ersten Übersetzungen, Pierre MacOrlan, Joseph Delteil, Paul Morand, Deville natürlich, und als ich ausprobierte, ob das Übersetzen ein Beruf für mich sein könnte, warst Du mir mit Deinen Übersetzungen und Deiner Begeisterung für Oulipo großer Ansporn, Inspiration und Ermutigung.

Später sind wir uns immer wieder begegnet, bei Veranstaltungen in Berlin, in Paris, auf der Frankfurter Buchmesse, bei den *Assises de la Traduction* in Arles, und immer profitierte ich von Deinem unermesslichen Schatz an literarischem Wissen, an Erfahrung, zumal Du ja neben der akademischen Lehre und Forschung und neben dem Literaturübersetzen noch ein drittes Standbein als Literaturkritiker und Publizist pflegtest, dabei auch immer wieder mal Übersetzungen von uns besprochen und gelobt hast.

Nach Patrick Deville haben wir mit Olivier Rolin noch einen bedeutenden französischen Autor quasi von Dir übernommen – mit etwas Verzögerung, denn nach Deiner großartigen ersten Rolin-Übersetzung von *Méroé* 2002 kamen zwei weitere Übersetzung von Kolleginnen, u.a. bei Random House, bevor wir die Münchner Verlagsbuchhandlung Liebeskind von Rolin überzeugen konnten. Neben unseren Rolin-Übersetzungen hat der Verleger auch eine Neuausgabe von *Méroé* in sein Programm genommen, und in logischer Konsequenz konnten wir anschließend mit *Port-Soudan* das von mir am meisten geschätzte Buch Rolins übersetzen.

Dein Lektor bei rowohlt für die Übersetzung von Deville sowie beim Berlin Verlag für die von Rolin war der großartige Delf Schmidt, der Sabine und mir 2008 den Ein-Satz-Roman *Zone* von Mathias Enard anvertraut hatte, eine der Übersetzungen die Du in Deiner Laudatio am Genfer See hervorgehoben hast. Und da Mathias im September 2015 in Morges zum Festival *Le Livre sur les quais* eingeladen war, in dessen Rahmen die Preisverleihung stattgefunden hatte, verbrachten wir zu dritt einen wunderbaren Abend am Ufer des Genfer Sees.

Das alles, lieber Jürgen, sind unvergessliche Erlebnisse mit Dir, für die ich Dir wahnsinnig dankbar bin. Und die hoffentlich bald wieder eine Fortsetzung finden.

Epfenbach, den 24. 7. 2026

Dirk Fuhrig

Immer auf Sendung beim Prix Goncourt

Es ist stets heiter, wenn wir beide, Jürgen und ich, alljährlich den Prix Goncourt für den Deutschlandfunk kommentieren. In den vergangenen Jahren hat es sich eingebürgert, dass wir jeweils in den Sendungen „Büchermarkt“ und „Kultur heute“ mehr oder weniger hintereinander, in kurzem zeitlichen Abstand, aufgetreten sind. (Leider hat die erbarmungslose Programmreform des Deutschlandfunks die beiden traditionsreichen Kultursendungen mittlerweile, zu Ende November 2026, dahingerafft.) Oder in verschiedenen Sendungen von Deutschlandfunk Kultur, in „Studio 9“ oder „Fazit“. Französische Literatur und das kulturelle Leben Frankreichs sind auch durch Jürgens viele, viele regelmäßige Kommentare und Einschätzungen ein großes, viel beachtetes Thema im Deutschlandfunk.

Oft hatte Jürgen bei den herbstlichen Literaturpreisen den ersten Aufschlag: im „Büchermarkt“ ab 16:10 Uhr eben. Ich dann um 17:30 Uhr in „Kultur heute“. Natürlich habe ich mir ganz bewusst nie angehört, was Jürgen gut eine Stunde zuvor über die Preisvergabe gesagt hat. Denn womöglich hätte ich mich ja von seinen klaren, deutlichen Einschätzungen am Ende noch beeinflussen lassen. Lieber nicht vorher einschalten also…

Oft, vielleicht gar meistens, waren wir uns ganz unabgesprochen ganz und gar einig. 2024 bei Kamel Daoud, „Houris“. Absolut verdient. Herausragend. Keine Frage. Oder 2022 bei Brigitte Giraud, deren „Vivre vite“ uns beiden unter gesellschaftlich-politischen Aspekten leicht substanzlos vorkam. Im Vergleich zu den anderen Kandidaten. Es hatte auch 14 Wahlgänge gebraucht, um sie als Siegerin zu inthronisieren.

„Eine typische Goncourt-Wahl“ fand Jürgen die von Jean-Paul Dubois im Jahr 2019. Das ging mir im Prinzip ähnlich – obwohl ich damals mit Amélie Nothomb als der so oft Übergangenen gerechnet hätte.

Komplett gegensätzliche Urteile hatten wir, soweit ich mich erinnere, nie. Vielleicht am ehesten im vergangenen Jahr, als ich gerne Emmanuel Carrère zum Dessert im Restaurant Drouant gesehen hätte – Jürgen hingegen den Sieger Laurent Mauvignier im „Büchermarkt“ feierte.

Wir hatten noch eine weitere denkwürdige Radiobegegnung im deutsch-französischen Kontext. Als am Abend des 15. April 2019 Notre-Dame brannte, saßen wir beide in einer Theateraufführung in Berlin: Bernard-Henri Lévy brachte seinen Monolog „Looking for Europe“ im Urania auf die Bühne. Ich saß hinten beim Mischpult, da ich die Aufführung fürs Radio mitschneiden wollte. Plötzlich wurden die französischen Techniker neben mir unruhig. Sie blickten nur noch aufs Mobiltelefon, wo Bilder von der in Flammen stehenden Kathedrale auftauchten. Ich SMSte mit der Redaktion der Sendung „Fazit“ im Deutschlandfunk Kultur und gleichzeitig mit Jürgen, der etliche Reihen vor mir in der Mitte der anderen Zuschauer saß. Natürlich hatte er sein mobiles Endgerät in vorbildlicher Weise auf leise gestellt. Erst am Ende der Vorstellung nahm er meine verzweifelten Versuche der Kontaktaufnahme wahr. In denen ich ihn bat, unverzüglich mit dem Taxi ins Funkhaus am Hans-Rosenthal-Platz zu eilen. Um 10 Minuten lang spontan und live über die historische, literarische und identitätsstiftende Bedeutung von Notre-Dame zu räsonieren.

Marion Gees



Paris als Schreibort

für Jürgen Ritte

Paris und seine Faszination als Sprach- und Zeichenraum der Moderne scheinen seit einigen Jahrzehnten aus deutscher Perspektive ferner gerückt. Immer wieder heißt es, die literarischen Mythen von Paris hätten sich seit langem erschöpft, die tradierten Paris-Visionen von Revolution, Eros, Warenzauber, Bibliothekssaal, Modernität und Inspiration seien nur noch banale, sich fortwährend reproduzierende Klischees, die ihre Anziehungskraft für Autoren und journalistische Berichterstatter in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts längst verloren hätten.

Diese Skepsis und Ernüchterung allerdings hat Tradition. Schon 1949 versicherte man etwa Georg Stefan Troller, als er nach den Jahren des Exils in Paris eintraf, dass das Viertel Saint Germain in den letzten Zügen liege. Er selbst jedoch betont rückblickend, daß das Viertel damals lebte, so wie es schon früher gelebt hatte, „halb Bohème, halb Pose; halb Kunst, halb Tourismus; halb echte Ausgelassenheit, halb bezahlte Vorstellung – es ist die Mischung wie vorher." (vgl. M.G. „Schreibort Paris". 2006).

Für Jürgen wurde mit Beginn des Lektorats Paris zum ständigen Wohn-und Schreibort. Im Rahmen der Bewerbungsgespräche beim Bonner DAAD 1986/87 lernten wir uns kennen und trafen uns im Laufe der Jahre häufiger in Paris oder bei Tagungen und Lektoren-Treffen. Ich bewunderte von Anfang an seine profunde Kenntnis, seine subtile und facettenreiche Lesart besonders der deutsch- und französischsprachigen Literatur, seine Affinität zum poetisch-experimentellen Sprachspiel und schätze nicht zuletzt unsere Gespräche, die immer auch durch Humor und den Sinn für Ironie beflügelt werden.

Seine Veröffentlichungen, Bücher und vielfältigen literaturkritischen Beiträge etwa über Perec, OULIPO, Proust, Sebald (um nur einige zu nennen) zeichnen sich aus, seien sie wissenschaftlich oder essayistisch, durch eine Lust am Text und eine ganz eigene literarische Tonlage. Das gilt ebenso für seine vielfach gelobten Übersetzungen aus dem Französischen (seit längerem auch zusammen mit Romy Ritte) sowie die regelmäßigen Beiträge für den Rundfunk, die einem deutschen Publikum sowohl das literarische französische Milieu als auch das politische Geschehen bis heute mit großem Engagement nahebringen.

Er gehört zu den wenigen und deshalb umso wichtigeren deutsch-französischen Vermittlern, die die ungebrochene Vitalität des Schreiborts Paris mit all seinen Glanzpunkten und Widersprüchen in unserem Bewußtsein halten.

Es ist eine immerwährende Freude,
ihm begegnet zu sein.

Thomas Geiger

Für Jürgen Ritte

Ich weiß nicht, wie oft ich gefragt wurde: was arbeitest Du eigentlich den ganzen lieben langen Tag. Unschwer hört man aus dieser Frage einen gewissen Zweifel heraus, und daher legte ich mir ein paar Standardantworten zurecht. Bei literaturferneren Zeitgenossen war das die Variante „Ich bin Redakteur“, den Beruf kannte jeder – und ich musste mich nicht weiter erklären. Aber unter uns gesprochen: jährlich vier Ausgaben einer Literaturzeitschrift à 128 Seiten zusammenzustellen, schafft man auch noch locker mit einem Halbtagsjob. Bei Menschen aus dem Literaturbetrieb, also solchen, die das Literarische Colloquium kennen, antwortete ich ausweichend gerne, ich würde nicht fürs Zusagen bezahlt, sondern für das Absagen. Mein eigentlicher Job aber war es, Menschen, die etwas Kluges zur Literatur zu sagen haben, zu Gehör zu bringen, auf eine Bühne zu setzen und gleichzeitig für Publikum zu sorgen. Damit das klappt, liest man viele Bücher und schlägt sich viele Nächte mit Autoren, Lektoren, Professoren, Kritikern, Verlegern, Übersetzern und anderen Leuten, die irgendwas mit Büchern machen, um die Ohren. Irgendwann verschwimmt dann die Arbeit mit der Freizeit. Es entsteht ein erfülltes Leben, es erwachsen Freundschaften, zum Beispiel so beglückende wie die mit Jürgen und Romy Ritte. Die erste Einladung an Jürgen, erging zur Vorstellung seiner vorbildlichen Edition (alles, was er macht, ist vorbildlich) der „Proust Briefe 1879 – 1922“, die er zusammen mit Achim Russer und Bernd Schwibs gleich selbst mit übersetzt hat. Andere Auftritte in Berlin, Leipzig und Sulzbach-Rosenberg folgten. Und immer wieder trafen wir uns privat in Paris oder Berlin. Gehört habe ich ihn oft im Deutschlandfunk, wo er fundiert über die französischen Verhältnisse berichtete. Da lernte ich viel und immer noch lerne ich, wenn wir zusammen sind. Aber die eigentliche Basis unserer Freundschaft bleibt sein Humor – und sein Lachen, das jederzeit, wirklich jederzeit ausbrechen kann. **Lieber Jürgen, À bientôt!**

Jean-Louis Georget

Déménager

Quitter un appartement.
Vider les lieux. Décamper.
Faire place nette.
Débarrasser le plancher.

Inventorier ranger classer trier
Éliminer jeter fourguer
Casser
Brûler

Descendre desceller déclouer
décoller dévisser décrocher
Débrancher détacher couper tirer
démonter plier couper
Rouler

Empaqueter emballer sangler
nouer empiler rassembler
Entasser ficeler envelopper
protéger recouvrir entourer
serrer

Enlever porter soulever
Balayer
Fermer
Partir.

Georges Perec, Espèces d'espaces

Cher Jürgen,
Dans cette impeccable nomenclature, Perec a tout de même oublié quelques verbes essentiels et incontournables pour nous : lire, traduire, rire, transmettre… et revenir ! J'ai eu l'occasion de le croiser au lycée, puis de nombreuses fois dans ma vie de lecteur. Je sais qu'il t'est particulièrement cher.

Avec toute mon amitié,
Jean-Louis

Élisa Goudin-Steinmann

Was bleibt

Cher Jürgen,
Je me dis que ce titre va sûrement t'évoquer le *Literaturstreit* et Christa Wolf, mais rassure-toi, aucune volonté de rejouer un quelconque débat littéraire ou sociétal de ma part ! Je voudrais simplement décrire ce qui reste et restera de toi après toutes ces années où nous avons été collègues à la Sorbonne Nouvelle.

Rembobinons. Je t'ai rencontré pour la première fois en 2000, quand je suis arrivée comme allocataire-monitrice à Paris III pour commencer ma thèse : changement de millénaire, début de ma vie professionnelle comme enseignante-chercheuse, et première confrontation pour moi avec ta grande générosité intellectuelle. C'est d'abord ta disponibilité qui m'a profondément touchée, avant que je ne découvre que tu es aussi un pédagogue hors pair. Tu as pris du temps pour discuter avec moi de mon projet de thèse, de mes premiers pas d'enseignante, des doutes qui vont avec. Tu as été un véritable service après-vente de l'enseignant-chercheur en études germaniques : toujours disponible, jamais en panne, et doté d'une impressionnante notice explicative du métier ! Grâce à toi, j'ai appris beaucoup de choses sur l'art délicat de survivre à l'institution sans perdre le goût des idées. Travailler avec toi, c'est apprendre beaucoup… et râler beaucoup moins. C'est comprendre comment naviguer avec élégance dans les arcanes parfois brumeux de l'université en gardant sa bonne humeur.

À vrai dire, je te soupçonne d'être une entité conceptuelle née quelque part entre la philologie allemande et la gastronomie italienne – hypothèse que je laisse ouverte, faute de preuves empiriques ! Ta grande et précieuse capacité à parler avec enthousiasme de cette gastronomie italienne n'est sans doute pas un hasard. La traduction, comme la cuisine, est avant tout une affaire de sens, de goût et de patience – surtout quand on laisse mijoter. Ce n'est sans doute pas pour rien non plus que tu as traduit Proust : grâce à toi, j'ai découvert que le temps perdu en discussions sur l'Italie est en fait du temps retrouvé. Et avec toi, une phrase bien traduite peut provoquer l'équivalent intellectuel d'une madeleine de Proust – sauf qu'ici, elle tremperait dans l'excellente huile d'olive toscane plutôt que dans le thé. C'est sans doute pour cette raison que depuis de nombreuses années, tu t'attaches à traduire sans trahir (ou alors avec panache !) des ouvrages très différents.

Dans ta ville natale, il y a deux choses au moins que l'on prend très au sérieux : la cathédrale et la Kölsch. Celles et ceux qui te connaissent savent que tu as toujours su garder cet équilibre parfait entre grandeur et fraicheur, ce n'est pas sans raison ! Tu as été au département d'études germaniques et franco-allemandes de la Sorbonne Nouvelle ce que la Kölsch est à Cologne : indispensable, convivial, et servi toujours au bon moment. J'ai été heureuse de découvrir grâce à toi, et d'autres personnes de l'équipe, que ce genre d'enseignant-chercheur existe vraiment, et qu'il ne s'agit pas d'une légende germanique !

Merci pour tout, du fond du cœur.

Walter Grond

Was ich an Jürgen Ritte besonders schätze

Zum Beispiel eröffnete er mir die Welt von Oulipo. Er wies mich auf Bücher von George Perec, Jacques Roubaud und Hervé Le Tellier hin und erklärte mir das Universum der Potentiellen Literatur. Jürgen tat dies auf eine Weise, die selbst Literatur ist. Ich verschlang sein Buch *Affensprache, Spielmaschinen und allgemeine Regelwerke* wie einen Roman. Ebenso lese ich seine Bücher über Marcel Proust als formvollendete Erzählungen. Jürgen Ritte ist ein begnadeter Essayist.

Zum Beispiel lernte ich ihn als einen Literaturwissenschaftler kennen, der offen für andere Kulturen und neue Kulturtechniken ist. Er bewegte die Université Sorbonne Nouvelle dazu, sich am europäischen Internet-Literaturprojekt readme.cc zu beteiligen, und dies zu einem Zeitpunkt, als die Idee einer virtuellen Bibliothek, die Leser und Autoren miteinander verbindet, in den meisten Gelehrtenstuben auf taube Ohren stieß. Wir schrieben das Jahr 2003: Jürgen suchte unter seinen Gelehrten-Kollegen Verfasser für Buchbesprechungen auf readme.cc und erntete ausschließlich Absagen. Das brachte ihn nicht von unserer Experimentierfreude ab. Er sprach seine jungen Studenten an, die dann nach und nach französischsprachige Bücher auf readme.cc vorzustellen begannen. Jürgen Ritte ist ein geschickter Wanderer auf dem schmalen Grad zwischen Institution und freier Kunst.

Ich lernte ihn 1988 in Graz kennen. Er begleitete als Übersetzer Patrick Deville, dessen Roman *Longue vue* er ins Deutsche übertragen hatte. Deville stellte es im Rahmen des Festivals steirischer herbst vor, Deville der Weltreisende, schon damals kündigte sich sein großer Romanzyklus, der auf allen Kontinenten spielt, an. Ich lud Patrick Deville wie auch Jürgen Ritte zu einem literarischen Experiment ein, die beiden nahmen wie auch Jean-Pierre Lefebvre und viele andere Autoren aus Österreich, Deutschland und Ungarn die Herausforderung an, in die Rolle eines weltumsegelnden Jetztzeit-Odysseus zu schlüpfen. Jürgen bereiste den Nahen Osten und schrieb ein Wegstück von Grond ABSOLUT HOMER. Jürgen Ritte ein Freund, dessen Liebe zur Literatur sein Leben prägt.

Zum Beispiel nahm er mich mit nach Arles, führte mich durch das Übersetzerhaus und stellte mich internationalen Stipendiaten vor, die gerade in Arles an einer Übersetzung arbeiteten. Episch und beschwingt erklärte er mir den *Espace van Gogh*, zeigte mir das römische Amphitheater und die Kryptoportiken, und so wie er hier auf der Via Aurelia die Nekropole zum Leben erweckte und beim Spaziergehen über Dichter und Künstler, deren Leben und deren Werke erzählte, erlebte ich ihn an vielen Orten Europas. Jürgen Ritte ist ein Vermittler zwischen dem Himmlischen und dem Irdischen.

Über all dem, was ich über ihn sage, vergesse ich den jungen Mann nicht, der mich als DAAD-Stipendiat durch Paris begleitete. Jürgen wusste, wann Marguerite Duras außer Haus und ins Kaffeehaus ging, und ich durfte einmal mit ihm diese kurze Strecke still und gedankenverloren begehen. Der junge Jürgen Ritte lebte einen Traum. Der Traum hieß Paris. Er wollte in Paris leben und arbeiten. Dieser freundliche hilfsbereite junge Mann nahm alle Strapazen auf sich, um diesen Traum zum Leben zu erwecken. **Wie schön**!

Ulrike Hadrich und Manfred Bauschulte



Zwei Fensterblicke, Douarnenez
Sommer 2026

herzlich herzlich herzlich u&m



Joseph Hanimann

Die Wahrheit der Bushaltestelle

Wohl gibt es die stehende Wahrheit der Hörsäle und die stuhlrückende Wahrheit der Seminarräume, die heitere Wortverköstigungswahrheit abends am Gästetisch der rue Lhomond oder jene des zügig weggetrunkenen Glases bei der Zufallsbegegnung in der Quartiersbar. Ein erhellender Ort für die Wahrheit ist aber auch die Bushaltestelle.

Nächtliches Warten auf der Place d'Iéna nach einer Veranstaltung im Pariser Goethe Institut. Vom Dreiundsechzigerbus ist immer noch nichts zu sehen. Und irgendwann die spontan auftauchende Frage: Wer ist eigentlich der Typ da drüben, der hoch zu Ross mit gezücktem Schwert offenbar auch schon seit längerem wartet? Der Sieger der Schlacht gegen Preußen, die dem Platz, auf dem wir stehen, den Namen gab? Kaum. Eher als mit der Hand am Schwert kennt man diesen mit der Hand zwischen den unteren Knopflöchern im Wams. Einer seiner Feldmarschälle vielleicht, deren Namen heute auf dem Pariser Außenboulevards verewigt sind? Ein Sprung und schon verschwindet zwischen den zur späten Stunde spärlichen Autos Freund Jürgen in Richtung Platzmitte. Und ebenso schnell ist er auch wieder zurück. Lohnt denn der Name einer Denkmalfigur einen verpassten Bus? Auf den Namen der Figur wäre keiner gekommen. Die im Jahr 1900 eingeweihte Bronzestatue sei, so besagt die Inschrift, von den Frauen der Vereinigten Staaten Amerikas gespendet worden in Erinnerung an die Freundschaft und die brüderliche Hilfe Frankreichs während dem Kampf um die Unabhängigkeit.

Die nächtliche Szene auf der Place d'Iéna ist aufschlussreich. An den Halt- und Wartestellen, diesen Inseln verlorener Zeit im Fluss des Lebens, offenbart sich Charakter. Manche stehlen sich mit einer Zigarette aus dem Dilemma zwischen Ungeduld und Langeweile. Anderen erblüht da erst richtig die Fantasie, wendet verlorene sich zu gewonnener Zeit, weitet sich im Intervall zwischen Fahrplan und Fahrbahn der Raum für Gedankensprünge, Sprachspiele, Hirn-Akrobatik. Jürgen Ritte zählen wir zu dieser Art. Wer mit ihm je gemeinsam auf etwas gewartet hat, einen Bus, eine Antwort, eine Lösung, einen verspäteten Studenten, der wird die Erfahrung gemacht haben, dass das Eintreffen des Erwarteten dann fast schon eine Nebensache war.

Detailblick mit Witz, Sachkompetenz mit Eleganz, heiteres Apropos gepaart mit locker geschnürten Thesen zeichnet das theoretische wie das übersetzerische und editorische Werk dieses Germanisten, Frankreichkenners und Kulturwissenschaftlers aus. Und was aus seiner Küche auf den Gästetisch der rue Lhomond kommt, hat das Raffinement des Vollendeten, dem man nie ganz auf die Spur kommt. Beim Umgang mit diesem Kollegen, Freund, Nachbarn, Langstreckenschwimmer, interdisziplinären Querläufer und Lehrinhaltschmuggler schlägt Geselligkeit nie in Unverbindlichkeit um, zügeln keine Hinterabsichten das Wort, wird Konversation nie ganz Selbstzweck.

Bei der Botschaft vom Namen der Denkmalfigur, die er auf der Place d'Iéna zur Bushaltestelle zurückbrachte, klang seine Stimme nach Verwunderung, Amüsement und Spaß an der tieferen Bedeutung. George Washington! Der erste Präsident der amerikanischen Demokratie mit erhobenem Schwert auf einem Pariser Platz! Mit seinem *regard biaisé* erkannte der deutsche Kulturwissenschaftler sofort den Witz an der Sache. Er sah gleichsam die Rückseite des spekulativen Vexierbilds, das der emphatische Napoleon-Verehrer und Napoleon-Schmäher Chateaubriand nach einem Besuch bei George Washington in den Memoiren (6. Buch, 8. Kapitel) seiner Nation unterbreitete: die Idee einer Synthese zwischen dem skrupellosen Heldenmut des Dompteurs Europas und dem häuslichen Großmut George Washingtons. Combinaison impossible! – war aus dem Lachen Rittes zu hören, als der Bus abfuhr.

Ina Hartwig

Nicht aufgeben

Oh je, wie streng er schaute, Stirnfalte, Sonnenbrille, verschränkte Arme, als ich bei einer Matinée der Proust Gesellschaft in Köln meinen ersten Vortrag hielt. Im Freien, umgeben von Damen mit Hut, akademischen Slackern und äußerlich eher undurchschaubaren Persönlichkeiten wie Jürgen. Er war es, der mich ermuntert hatte, aus meinen Albertine-Forschungen etwas vorzutragen, sozusagen du côté de chez Speck. Es sollte so etwas wie eine Initiation werden, unfassbare 33 Jahre sind seitdem vergangen. Die Proustianer mit ihren liebenswürdigen Riten wurden für einige schöne Jahre so etwas wie meine Wahlfamilie, mit Jürgen als brillantem, witzigem, lässigem Wärmezentrum. Angst vor Lachanfällen hatten wir, anders als Marcel und sein Freund Reynaldo, nicht. Im Gegenteil, wir erwarteten sie geradezu, angeregt durch das wundervolle Ambiente des Gartens „unseres“ Präsidenten, und natürlich durch den Wein, den dieser spendierte. Neulich, als mein Mann und ich über Jürgen sprachen, erinnerte Ulf mich daran, dass er Jürgen ein gewichtiges Motiv seines Romans „Nichts Weißes“ verdanke: nämlich den Clash zwischen den protestantischen und den katholischen Jungs damals in Köln, als Jürgen dort aufwuchs. Protestanten zu verprügeln war offenbar seine erste Leibesübung (in Anlehnung an den Sportteil der taz). Die Pariser Wohnung in der rue Lhomond, wo Romy und Jürgen seit Ewigkeiten leben, kennen alle Freunde. Auch wir waren dort und entdeckten dank Jürgen eine Methode, um unter niedrigen Decken in gestauchten Bücherregalen das Maximum an Büchern unterzubringen. Jürgen erläuterte uns seine spezielle Klebe- und Steckmethode bei passgenau errechneten Abständen zwischen den Regalbrettern aus MDF, die wir für unser Frankfurter Bücherregal dann kopiert haben. Zuletzt trafen wir Romy und Jürgen im Burgund, wo wir an einem Sommerabend eine Riesenflasche Chardonnay leerten und uns einig waren in der Beschreibung der sozialen Risse und gefährlichen Verschiebungen, die das alte unbeschwerte Lebensgefühl abgelöst haben. Dennoch wollen wir nicht aufhören, es wiederfinden zu wollen, denn wer Proust liebt, gibt nicht auf!

Bon anniversaire, cher Jürgen!

Henning Hufnagel

Die drei Wurzeln der französischen Gegenwartsliteratur

Ich bin *ancien élève* des „DAAD-Romanistenprogramms“, in dessen Rahmen ich am *Institut d'Allemand d'Asnières* der *Université Paris III Sorbonne Nouvelle* studiert habe – sie alle haben ihren Namen gewechselt oder ihren Standort oder existieren sogar nicht mehr. Ich war dort in den Jahren 2000 und 2001, mithin einer ganz anderen Epoche: vor der Einführung des Euro-Bargelds (die 100-Francs-Scheine mit Delacroix' hochmütig-elegantem Konterfei sind mir noch gut in Erinnerung), vor „9/11“ (im August 2001 flog ich, nach Sicherheitskontrollen, die heute nicht mehr so bezeichnet würden, zu einem Sprachkurs nach Salamanca), und es war das letzte Jahr, in dem Hansgerd Schulte in Asnières dem Romanistenprogramm präsidierte.

Auftakt dieses Programms war ein Einführungskurs, noch vor dem Beginn des Semesters an Paris III, der uns Stipendiatinnen und Stipendiaten mit der gesellschaftlichen und politischen Gegenwart Frankreichs vertraut machte, aber auch den besonderen französischen Methoden und universitären Formen der *explication de texte*, der *dissertation* und des *commentaire composé* in drei Teilen. In diesem Einführungskurs machten wir mit den meisten Dozentinnen und Dozenten Bekanntschaft, die uns in den Veranstaltungen der „Licence d'études franco-allemandes“ unterrichten würden, so auch mit Jürgen Ritte. Er gab in diesem Kurs einen Überblick über die aktuelle französische Literatur, die er historisch mit verschiedenen ästhetischen Modellen kontextualisierte. Der Titel seines Vortrags lautete denn auch *Die drei Wurzeln der französischen Gegenwartsliteratur*.

Jedoch gab er diesen Überblick nicht mir. Ich habe es verpasst, Jürgen Ritte gleich bei dieser Gelegenheit kennenzulernen. Ich wartete an jenem Morgen in meinem Zimmer an der Porte d'Orléans auf einen Techniker der *France Télécom* (die heute ebenfalls nicht mehr so heißt). Er sollte einen Telefonanschluss legen, wobei schon damals wichtiger war, sich über die Telefonleitung, noch per Modem, mit dem Internet verbinden zu können. Ich hatte diesen Termin brieflich zugeteilt bekommen und nicht gewagt, einen Ausweichtermin zu beantragen. Ich wartete umsonst. *France Télécom* war zwar nicht mehr das Telegraphenamt *PTT*, aber doch noch so bürokratisch, um wie in André Bretons Gedicht *PSST* lauter falsche Verbindungen zu produzieren. Oder eben auch gar keine: kein Anschluss unter dieser Hausnummer. Und so weiß ich bis heute nicht, welches die drei Wurzeln der französischen Gegenwartsliteratur sind.

Marie Jacquier und Ulrike Schneider

Comédie *Amitié* – Hommage à JR

Von Marie Jacquier und Ulrike Schneider (für die Berliner équipe, sylleptisch)
Dramatis personae: JR, US, MJ, KH, DZ, AO, MFW, RR, Kellner, Verlagslektorin, Publikum

Akt I – Der Antrag

Szene 1

Ein Tisch. Darauf ein Ordner mit dem Titel „Antrag auf Verlängerung der Förderung des integrierten deutsch-französischen Studiengangs".

US (*lächelt*): Ich kann mich noch erinnern… (*zieht einen vergilbten Brief hervor*) der Anfang unserer Kooperation. Nein, unserer Freundschaft!

JR: Hach… schön! ERASMUS! Das waren noch Zeiten.

US: Wir sollten darauf anstoßen.

JR: Ja, ich kenne da ein gutes Bistrot, zufällig bei mir um die Ecke, da müssen wir unbedingt hin, es gibt vorzügliches *tartare*.

Szene 2

*MJ, DZ, KH und MFW kommen ins Büro. Jede*r trägt einen Ordner.*

US: Wir sind fast fertig.

JR: Genau.

DZ: Nein.

MJ: Warum nicht?

KH: Es fehlt die Begründung zur Begründung: Die Studierenden müssen zu gleichen Anteilen gemeinsam studieren. Die Koeffizienten der Module sind ebenfalls in unseren *maquettes*, das bleibt so für uns, ist aber für die DFH uninteressant.

DZ: Das ist richtig, wir sollten unbedingt bei der DFH anrufen, Abt. V wird uns ohnehin nicht damit durchlassen. Die Modulbeschreibungen sind nachvollziehbar für uns, aber man wird uns wieder unsinnige Vokabeln reindiktieren.

JR: Ach, ich rufe die R. in Saarbrücken an, das ist überhaupt nicht kompliziert! Lasst uns anstoßen.

AO: Um was geht es jetzt genau? Es ist wichtig, die symbolische Dimension der deutsch-französischen Beziehungen mit historischem Fachwissen zu unterlegen.

JR: AO, wir schreiben einen Antrag!

MJ: Ich finde die aktualisierte Fassung nicht, wer kann sie mir nochmal zuschicken?

MFW: Das ist alles ganz systematisch abgelegt im Ordner: DfLitKult Dokumentation 2010-2026. Findest Du SOFORT.

DZ: Ich habe die Fassungen ausgedruckt, das ist einfacher für die Überarbeitung der Begründung der überarbeiteten Begründung. Ich mache das gern handschriftlich.

JR: Welche Fassung?

MJ: Die französische.

JR: Dann fehlt mir die deutsche.

Stille.

KH (*seufzt verzweifelt*): Ich habe doch in EIN Dokument beide Fassungen integriert!

6 1/2 Stunden später.

US: Wie oft muss man denn noch erklären, dass deutsch-französische Zusammenarbeit sinnvoll ist?

KH: Alle vier Jahre.

JR (*schnauft*): Das ist alles Quatsch! Der DFH muss man das nicht erklären! Und unserem, äh eurem Präsidium, äh der Politik KANN man das nicht erklären, diese Ignoranten…ich rufe in Saarbrücken an.

AO (*lacht in sich hinein*): Jürgen, beruhige Dich. Seit 1963 muss man das eben immer wieder erklären. Jetzt haben wir den Aachener Vertrag, es kann also nur schlimmer, äh besser werden.

Stille.

DZ: Das reicht der DFH nicht.

US: Das MUSS jetzt reichen! Die französischen Spalten sind immer VIEL zu ausführlich, das will ja kein Mensch lesen. Ich kenne ein ausgezeichnetes Restaurant in Schöneberg. Jeder muss irgendwann essen!

MJ: In Ordnung. Die Tabelle zu den Übertragungen der Noten kann warten. Eine 16 ist eine 1,0 aber eine 1,0 keine 20 – das ist ein Problem…

JR: Ach, das ist doch alles völlig irrelevant! Ich rufe in Saarbrücken an und dann ist das gegessen! À propos essen…

Szene 3

Im Restaurant Sissi, Schöneberg.

JR und US: Wunderbar! Wir nehmen alle das Schnitzel!

KH, AO, DZ: Großartig!

MJ: Ähh, gibt es eine Version ohne Fleisch?

MFW: Ähh, gibt es eine Version ohne Gemüse?

KELLNER: Natürlich. Welche Version hätten Sie denn gern?

ALLE: Die geänderte Überarbeitung von 2025 ohne „Änderungen nachverfolgen".

Akt II – Projektseminar

Szene 1

In der Kantine der Sorbonne Nouvelle, Paris.

DZ: Heute morgen fand die Infoveranstaltung für die neuen Studierenden statt. Kurz vorher kam eine Mail rein, Ihr werdet es nicht glauben, mit dem Betreff: „Hallo ich kann heute leider nicht kommen und hoffe auf Versorgung mit Informationen". Sonst nichts! Einfach so!

ALLE: Nein!!! Der Untergang des Abendlandes!

AO: Hohoho, das ist wie in *The Graduate* – mit Dustin Hoffmann und Mike Nichols – herrlicher Generationenkonflikt, kennt Ihr sicher, von 1967, wenn ich mich nicht täusche, da…

JR: AO, das kennt heutzutage niemand mehr.

DZ: Der Untergang des Abendlandes. Die Studierenden wissen nicht mal mehr, wo sie…

MJ: Wo geht es eigentlich heute hin, ich habe das Programm verlegt… und meinen Geldbeutel habe ich auch im Bus vergessen…

KH: Kein Problem, wir fahren nach Saint-Denis, schauen uns die Basilika an und das Theater dort –

JR: Da gibt es ein Theater?

KH: Jürgen, das Theater Gérard Philipe, das weißt Du doch! Mit dem Shuttle-Service für die *bobos* du 11e, also, naja, jedenfalls ich (*holt einen dicken Stapel Blätter heraus*) habe etwas vorbereitet, das ich nachher ohne meine Ausführungen referieren kann, ein struktureller Vergleich der Theaterlandschaft in D und F mit historischer Perspektivierung und einer kleinen Einführung in die Theateranalyse.

ALLE: Toll, dass Du das alles vorbereitet hast, auf Dich ist Verlass, wir sind gerettet!

Szene 2

Vor der Kathedrale von Saint-Denis.

AO: Das ist schon beeindruckend, das ist wie in *Game of Thrones*, wenn der …

JR (*führt ihn vor*): Das ist einer der Gründungsbauten der Gotik, das hat doch mit diesem Geschwurbel in dieser unsäglichen Serie nichts zu tun!

AO: Oh doch, Jürgen, das erkläre ich Dir gleich AUSFÜHRLICH während der Führung!

DZ: Nun ja, ganz so einfach ist es natürlich nicht. Wenn wir schon bei *Game of Thrones* sind, dann wäre zunächst festzuhalten, dass die Serie zwar mit einem ausgesprochen mittelalterlich konnotierten Bildrepertoire arbeitet, dass man daraus aber noch lange keinen Begriff des Mittelalters ableiten kann. Überhaupt wäre es interessant zu fragen, warum …

US (*unterbricht*): Wo gibt es denn jetzt hier eigentlich Kaffee?

KH: Moment, wir essen doch erstmal Mittag, dieses Mal ganz originell – einen Döner Kebab in der *banlieue*!

ALLE: Ausgezeichnet!

Szene 3

23h, RER-Station Saint-Denis. Die Gruppe steht auf dem Bahnsteig.

MJ: Wann kommt dieser Shuttle?

DZ: Gar nicht. Streik.

MFW: Ich habe eine alternative Route herausgesucht und die Studierenden informiert. Erst RER, dann Bus, dann ein Stück laufen, dann…

JR: Aber RER und Bus fahren doch nicht!

AO: Ich bin für eine Kutsche, wie in *Game of Thrones*.

US: Und wo bekommen wir jetzt einen Absacker?

Akt III – Die *rentrée*

Szene 1

Zoom-Sitzung zur Vorbereitung, ein Tag vor der Veranstaltung.

US: Na, Jürgen, welches Buch wird es dieses Jahr?

JR: Meine Wenigkeit hat erst 82 der 498 Neuerscheinungen aus Frankreich gelesen! Aber keine Sorge – mein Bekannter kann den Gewinner verlässlich ausrechnen.

US: Du bist unglaublich, immer kennst Du jemanden, der jemanden kennt, der…

DZ: Ja, wenn man Jürgens Wirken in der deutsch-französischen Wissenschaftslandschaft historisch kontextualisieren wollte, müsste man zunächst…

JR: Ach…

US: Jetzt lenkt mal nicht ab: Autorinnen sind bei den Nominierungen mal wieder kaum vertreten!

MJ: Und überhaupt, wo sind die frankophonen Stimmen?

JR: Wenn Ihr mich fragt, wird es mein alter Freund Hervé. Das Buch ist genial! Romy und ich übersetzen das schon. Ihr werdet sehen!

Szene 2

Im Institut français, nach 5 Stunden Diskussion der Bücher. MJ wedelt mit den Händen, zeigt auf die Bar. US und JR ra(s)tlos. Die Verlagslektorin auf dem Podium wischt sich den Schweiß von der Stirn.

US: Jürgen, wir sind sehr gespannt auf Deinen Lektüretipp!!

JR: JAAAA, darauf kommt Ihr nie! Das ist so ein kleines Bändchen – OuLiPo trifft hier auf magischen Realismus. Das ist seeehr lustig. Aber leider nur mein Humor.

VERLAGSLEKTORIN: Für so etwas findet sich kein Markt in Deutschland.

US: Also ICH finde ja den Favoriten unsäglich. Die Banderole liegt mal wieder völlig daneben. Weibliche Körper heute noch so zu exotisieren!

PUBLIKUM: Was sollen wir lesen?

MJ: Nichts mehr, nein! Wir haben weit überzogen! APÉRO! Jetzt!

Szene 3

Bei JR und RR zu Hause.

RR: Sitzt Ihr noch über dem Antrag?

US: Ja, aber bald sind wir fertig. Wo gehen wir denn nachher noch hin? Ich kenne ein ausgezeichnetes…

JR: …Restaurant bei mir um die Ecke. Ein Bistrot, der Wein ist gut, der Kellner hat Humor.

MJ: Es fehlt ja immer noch etwas. Ich mach' das in zwei Nachtschichten fertig, kein Problem.

ALLE: Nein, wir müssen das JETZT einreichen! Wo ist die Lösung bloß?

Alle suchen.

JR: Nein. Nicht dort.

US: Wo dann?

MFW: Im Ordner 2026 unter „final_wirklich_final".

JR: Nein, hier. (*Er zeigt auf die Runde*)

DZ: Das kann man so nicht einreichen.

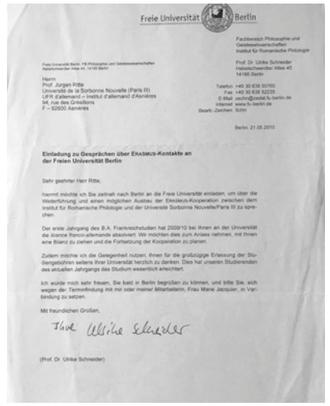
RR: Wie heißt eigentlich der Studiengang?

MJ: Deutsch-französische Literatur- und Kulturstudien, DfLitKult!

KH: Études interculturelles franco-allemandes, EIFA!

JR: Nein. Diese Akronyme versteht in Deutschland keiner. Wir nennen ihn: *amitié*!

Vorhang.


Freie Universität Berlin

Fachbereich Philosophie und Geisteswissenschaften
Institut für Romanische Philologie

Prof. Dr. Ulrike Schneider
Habelschwerdter Allee 45
14195 Berlin

Herrn
Prof. Jürgen Ritte
Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III)
UFR d'allemand – Institut d'allemand d'Asnières
94, rue des Grésillons
F – 92500 Asnières

Telefon +49 30 838 55760
Fax +49 30 838 52235
E-Mail: uschn1@zedat.fu-berlin.de
Internet: www.fu-berlin.de
Sitzh.-Zeichen: Schn

Berlin, 21.05.2010

Einladung zu Gesprächen über ERASMUS-Kontakte an der Freien Universität Berlin

Sehr geehrter Herr Ritte,

hiermit möchte ich Sie zeitnah nach Berlin an die Freie Universität einladen, um über die Weiterführung und einen möglichen Ausbau der Erasmus-Kooperation zwischen dem Institut für Romanische Philologie und der Université Sorbonne Nouvelle/Paris III zu sprechen.

Der erste Jahrgang des B.A. Frankreichstudien hat 2009/10 bei ihnen an der Universität die licence franco-allemande absolviert. Wir möchten dies zum Anlass nehmen, mit ihnen eine Bilanz zu ziehen und die Fortsetzung der Kooperation zu planen.

Zudem möchte ich die Gelegenheit nutzen, ihnen für die großzügige Erlassung der Studiengebühren seitens ihrer Universität herzlich zu danken. Dies hat unseren Studierenden des aktuellen Jahrgangs das Studium wesentlich erleichtert.

Ich würde mich sehr freuen, Sie bald in Berlin begrüßen zu können, und bitte Sie, sich wegen der Terminfindung mit mir oder meiner Mitarbeiterin, Frau Marie Jacquier, in Verbindung zu setzen.

Mit freundlichen Grüßen,

Ihre Ulrike Schneider

(Prof. Dr. Ulrike Schneider)





























Peter Stephan Jungk

**Ich wünsche Dir alles erdenklich Gute,
mein lieber Freund**

JÜRGEN!

ÜBERAUS

REIZENDER

GENOSSE -

ENORM

NÄHEBEGABT...

REDEGEWANDT,

INTELLIGENT,

TATKRÄFTIG,

TEMPERAMENTVOLL,

EINFÜHLSAM!

**Dein Peter Stephan Jungk
Bis 120!**

Paris, im Hochsommer 2026

Gabriela Kaegi und Felix Schneider

Der Kintsugi-Meister

- Sie hören Radio Lhomond mit unserer Reihe „Promis – nahbar!“
- Heute gratulieren wir Jürgen Ritte zum 70. Geburtstag.
- Den wir kennen und lieben!
- Ich bin Gabriela,
- und ich heisse Felix.
- Du erinnerst Dich, wie das anfing mit Rittes und mit uns?
- Natürlich. Mit einer peinlichen Panne. Wir waren zum Nachtessen eingeladen bei Frau und Herrn Professor, konnten aber in der Rue Lhomond die Nummer 50 nicht finden.
- Ehrlich gesagt wussten wir die Hausnummer nicht mehr so genau und kamen schliesslich eine Stunde zu spät.
- Das hätte ein Ende sein können, wurde aber ein Anfang. Romy und Jürgen lachten die Peinlichkeit weg und tischten auf. Es wurde ein funkelnder Abend.
- Am Ende zeigte uns Jürgen eine kleine, stille Gasse mit Altpariser Flair, die er spürbar liebte: die romantische Passage des Postes. Dann rannte er jugendlichen Schrittes zur Métro. Wir atemlos hinterher.
- An seinem Schritte erkennst du Jürgen Ritte.
- Und an seiner Sprache! Seine Mails sind witzige Miniaturen. Hier als Beispiel seine Antwort auf unsere simple Frage: Esst Ihr Knoblauch?
- „Roh, gekocht, en robe des champs, eingelegt, gesimmert, gehäckselt, geröstet, gesotten, geraspelt, gespickt – woran ihr erkennt, dass wir keine Vampire aus transsylvanischen Wäldern sind.“
- Neben dem Formulieren gehören auch Essen und Trinken zu seinen Leidenschaften. Italien liebt er nicht zuletzt wegen seiner Küche und ist der tiefen Überzeugung, dass der Espresso in jeder italienischen Autobahnraststätte besser sei als in ganz Paris.
- Komplizierter – und bisweilen geradezu biblisch – wird es bei grünem Gemüse: „Meine Religion verbietet mir den Genuss von Spinat und erlaubt mir den Verzehr von Grünkohl, gekocht, nur an Feiertagen, die auf einen 30. Februar oder 31. November fallen.“
- Der Ton der heiligen Schrift ist ihm, seit seiner Zeit als Messdiener, in Fleisch und Blut übergegangen, und er findet in jeder Lebenslage den tröstenden Vers, so auch, als er uns mitteilen musste, dass unser Rindsfilet, das in seiner Tiefkühltruhe lagerte, einem Stromausfall zum Opfer gefallen war: „Meine Lieben, Bruder und Schwester im Herrn, es begab sich aber, dass die Hausherrn in der großen Stadt im Lande der Franken sich von ihrem Hause entfernten und unser aller Herrgott darob ein mächtig Gewitter über die sündige Stadt niederfahren ließ, auf dass in allen Häusern kein Licht mehr sei und keine lindernde Kühle in den Schränken und auf dass alles, was darin den Blicken entzogen lagerte, ewiger Verderbnis anheim falle. Und so geschah es, denn siehe da: Die Früchte von Feldern und Bäumen, die irdische Nahrung, und alle Tiere, die da im Wasser schwammen, und alle Rindsrücken, die da einst auf fruchtbarem Grund weideten – alles fiel dem Zorn des Allmächtigen anheim und ward verdorben. So lernet denn, liebe Brüder und Schwestern, ein Filet beizeiten zu verzehren. Nun gehet es
- den Weg allen Fleisches … Amen. Es war eine hübsche Sauerei, die uns am Dienstagabend bei der Rückkunft erwartete… Fühlt Euch umarmt! Jürgen“
- Eines unserer Lieblingsthemen ist der Bus No. 24. Er verbindet die Gare de Lyon mit dem Quartier Latin, und wir brauchen ihn für jede unserer Paris-Reisen. Zugegeben: er fällt oft aus. Jürgen aber hält ihn überhaupt für ein Phantom. Wir an ihn:
- „lieber Jürgen auf der Fahrt zur Gare de Lyon hatte ich ein interessantes Gespräch mit einer pensionierten Lehrerin. Im zuverlässigen 24er fahren doch einfach nette Leute.“ Er an uns: „Lieber Felix Ich traf auch mal eine Lehrerin. An der Haltestelle des 24er. Wir hatten viel Zeit, einander kennenzulernen, denn der Bus kam nicht. Wir beschlossen dann zu heiraten…“
- Sie hören Radio Lhomond mit einer Sondersendung zum 70. Geburtstag von Jürgen Ritte. Soeben erreicht uns die Nachricht, dass die offizielle Geburtstagsfeier zu Jürgen Rittes 70sten ihren Höhepunkt erreicht hat. Die Ex-Bürgermeisterin von Paris, Mme Anne Hidalgo, hat dem verblüfften Jubilaren ein Geburtstagsgeschenk überreicht: Eine Übersetzung von Marcel Prousts Recherche in einfacher und gendergerechter Sprache. Vorwort von Annie Ernaux, Nachwort von Didier Eribon. Unsere Korrespondentin berichtet, dass sich der Beschenkte nicht bedankt hat. Er habe lediglich angemerkt, Proust habe schon schlimmere Angriffe überstanden.
- Nicht bedankt? Seltsam. Er weiss sich doch sonst in der Öffentlichkeit so gut zu benehmen.
- Er hat es gelernt als Vortragender, Professor und Mitglied unzähliger Kommissionen, Gremien und Vereine.
- Derzeit ist er Vorsitzender der commission constituante der „Partei für gerechte Männerrenten“ (PGM). Er verfasste deren Hymne: Debout, debout les vieux bonhommes, debout les forçats sans retraites! und schrieb auch das Manifest, in dem das zentrale Anliegen der Partei fomuliert ist: „Frauen gebt zu: Wenn Männer fünf Jahre früher sterben,
- müssen sie auch fünf Jahre früher in Rente gehen können.“
- Lustig?
- Lustig!
- Es war einmal eine Suppenschüssel…
- Wie bitte? Wo bist denn du jetzt?
- Bei meiner irdenen Suppenschüssel. Ein Erinnerungs-Stück. Altweiss glasiert mit Kirschen bemalt. Ihr Deckel fiel zu Boden und zerbrach in tausend Teile, Teilchen, Brösel.
- Jürgen sammelte die Überbleibsel ein, studierte die Bruchstellen und klebte die Trümmer zusammen, mit Sorgfalt, Geschick und Geduld, in stundenlanger, hingebungsvoller Arbeit.
- Was ihm wohl dabei so durch den Kopf ging?
- Vielleicht dachte er, Philologie sei wie Klebstoff: sie setzt Fragmente zueinander in Beziehung.
- Vielleicht freute er sich sogar über Schwierigkeiten und Unklarheiten, über den Widerstand des Materials. Was sich zu leicht ergibt, ist kein anspruchsvoller Text.
- Wie auch immer: Jürgen hat die Suppenschüssel mit neuen Erinnerungen gefüllt und uns damit beschenkt. Wir hätten Lust, seine Arbeit zu ehren, indem wir die Nahtstellen mit Gold markieren.
- Jürgen als Kintsugi-Meister. Er sammelt Bruchstücke und Fragmente, rettet Altes, Echtes, und gibt dem scheinbar Zufälligen eine neue Form.
- An seinem Kitte erkennt man Jürgen Ritte.
- Und wir schliessen diese Sondersendung von Radio Lhomond mit dem Abschiedsgruss, den der Jubilar selbst gerne verwendet: Macht alles richtig!

Gabriela Kaegi und Felix Schneider sind Radio-JournalistInnen aus der Schweiz. Wenn sie in Paris sind, wohnen sie in demselben Haus wie Romy und Jürgen Ritte

Hans-Gerd Koch

Literaturtage in der Wachau, Lucky Luke, Kafka und de Saint Exupéry

Es ist höchst erstaunlich, dass Jürgen Ritte und ich uns erst im Jahr 2013 kennengelernt haben. Immerhin sind wir beide Literaturwissenschaftler, und natürlich begegnet man sich auf der professionellen Ebene durch Publikationen. Aber bis 2013 kam es nie zu einer persönlichen Begegnung. Dabei wäre es so naheliegend gewesen: Ich lebe in Köln, und Jürgen Ritte ist gebürtiger Kölner, den es immer wieder in seine Heimatstadt zieht. Nein, wir mussten uns erst vom Rhein beziehungsweise der Seine an die Donau begeben, zu den Europäischen Literaturtagen in der Wachau, die uns als Moderatoren engagiert hatten.

Als ich am ersten Morgen den Frühstücksraum des stilvoll rustikal eingerichteten Wachauer Gasthofs betrat, in dem ich untergebracht war, gab es nur noch einen freien Platz an einem Tisch, an dem bereits zwei Paare saßen: Romy und Jürgen Ritte sowie der französische Zeichner Achdé und seine Frau. Wir machten uns bekannt, und es entspann sich ein auf Deutsch und Englisch, schließlich aber überwiegend auf Französisch geführtes Gespräch, das sich nach anfänglich höflichem Austausch in zunehmende Heiterkeit steigerte – wie es bei fast allen Gesprächsrunden der Fall ist, an denen Jürgen Ritte beteiligt ist, wie ich inzwischen weiß. Nicht minder vergnüglich war dann auch das von ihm im Rahmen des Festivals geführte Gespräch mit Achdé, dem Lucky Luke-Zeichner, dessen Schaffen eine gleichzeitig stattfindende Ausstellung im Karikaturmuseum Krems gewidmet war.

Die fröhliche Frühstücksrunde war der Auftakt zu vielen weiteren Begegnungen, mit Achdé und seiner Familie in deren Haus in Okzitanien, mit Jürgen Ritte fast jedes Jahr anlässlich der Europäischen Literaturtage in der Wachau. Besonders in Erinnerung ist mir die Veranstaltung „Der Wein in der Literatur“, in deren Verlauf Jürgen Ritte einen trinkfesten Rezitator mimen musste, was ihm sehr glaubhaft gelang, zum Entzücken des Publikums.

Zunehmend gab es dann aber auch den professionellen Austausch, etwa über Interpretationen zu Texten Kafkas, und schließlich den Auftrag für das versierte Übersetzerpaar Romy und Jürgen Ritte, den erstmals 2021 bei Gallimard erschienenen Briefwechsel zwischen Consuelo und Antoine de Saint-Exupéry ins Deutsche zu übertragen. Es war eine wunderbare Zusammenarbeit, gemeinsam den richtigen Ton für die beiden Stimmen zu finden, für die zärtlichen Liebesbekundungen ebenso wie für die mal mehr, mal weniger feinen Bosheiten. Auch diese Zusammenarbeit gab Anlass zu einer unvergesslichen Veranstaltung: Der von Romy und Jürgen Ritte souverän moderierten Buchpremiere während der Leipziger Buchmesse 2023 in der ausverkauften Schaubühne Lindenfels, bei der Sophie Rois und Martin Wuttke Auszüge aus der Übersetzung lasen. Das Publikum war begeistert!

Lieber Jürgen, ich finde, so kann es weitergehen.
Ad multos annos!

Jacques Lajarrige

Oulipo, Ouliponts

Cher Jürgen,
En dépit de l'acharnement de ceux qui, au lieu de la promouvoir comme ils devraient le faire, s'ingénient à grands coups de réformes absconses de la vider de sa substance et de lui couper les vivres, l'université offre encore ici ou là des îlots protégés où, loin des egos surdimensionnés et des luttes de pouvoir que favorise la raréfaction des moyens, les relations amicales se nourrissent d'échanges intellectuels respectueux et féconds.

Il y faut des esprits ouverts, pétris d'humanité et d'humilité, et animés d'une attention bienveillante aux autres. À n'en pas douter, fort de ta longue expérience de traducteur et de médiateur culturel entre la France et l'Allemagne, tu appartiens de plein droit à cette famille des intelligences travaillées par le sens de l'altérité et de l'hospitalité à la pensée d'autrui.

Pour en venir à un aspect plus personnel, je dirais qu'avant même de collaborer au sein de l'Institut d'allemand d'Asnières et de la licence franco-allemande au service des étudiantes et des étudiants, c'est un intérêt commun pour l'Oulipo et les littératures à contraintes en général, et pour son seul représentant de langue allemande en particulier, Oskar Pastior, qui nous a aussitôt rapprochés.

La première véritable occasion, tu t'en souviendras peut-être, nous en fut offerte par notre collègue Peter Kuon, organisateur en avril 1997 d'un colloque à l'université de Salzbourg, réunissant outre des universitaires français, allemands et autrichiens, un trio de choc d'Oulipiens en la personne de Marcel Bénabou, Oskar Pastior et Jacques Roubaud, que tu accompagnas comme tu sais si bien le faire lors d'une mémorable soirée-lecture. Tu venais, peu de temps auparavant, de coéditer l'anthologie *Oulipo. Affensprache, Spielmaschinen und allgemeine Regelwerke* (Berlin, Ed. Plasma) qui faisait suite à un volume de la mythique Bibliothèque oulipienne : *Spielregel, Wildwuchs (Règle du jeu, Ulcérations, Translations)* qui, grâce à tes talents de traducteur, offrait au public français l'occasion de découvrir l'originalité de l'apport à l'Ouvroir de Pastior, qui livrait là formellement son « billet d'entrée ».

Parmi les à-côtés culturels du colloque, le dîner « à contraintes » tint doublement ses promesses : après avoir tiré au sort une couleur, les convives durent composer l'intégralité de leur repas, entrée, plat, dessert, à partir des mets et ingrédients répondant à ce code chromatique. Nos trois auteurs se prêtèrent au jeu, avec plus ou moins de conviction, si ma mémoire est bonne. Chacun préférant s'imposer ses propres contraintes, plutôt que d'en subir venues de l'extérieur, Bénabou aurait sans doute eu plus grand plaisir à imaginer en direct une nouvelle épopée familiale, Roubaud de possibles incises et bifurcations pour un « Grand Incendie de Salzbourg », et Pastior composer un menu à sa guise, à base d'anagrammes et de palindromes. Mais tous les trois s'y associèrent néanmoins, en se laissant porter comme nous tous par la chaude voix de Peter Blaikner interprétant pour notre plus grand plaisir ses adaptations si originales des chansons de Brassens.

Toutes les conditions étaient donc réunies pour que nous fassions plus ample connaissance, sous l'œil attentif et malicieux d'Oskar, qui devait continuer, de manière différente, à nous occuper respectivement et à nourrir nos échanges, notamment sur le terrain de la traduction. Par exemple, pour l'anthologie *À travers les fleuves*, à laquelle tu avais eu la gentillesse de m'associer afin de lui donner la parole.

Par-delà les fleuves, du Danube à la Seine, de la Seine à la Garonne (Bernard Magné, génial exégète de Perec n'est pas loin, l'ami Frédéric Forte, autre maillon de la réception-traduction de Pastior en France, a depuis fait le chemin inverse), les Ouliponts rapprochent, se jouant des distances et des contraintes de l'existence.

En fidèle amitié

Reinhart Meyer-Kalkus

Schluß mit der Zeitungslektüre!

Eine Vignette für Jürgen Ritte

Goethe war Zeit seines Lebens ein passionierter Zeitschriften- und Zeitungsleser. In seinen letzten Lebensjahren las er neben deutschen und englischen Publikationen auch französische. Zeitungen wie Le Globe, La Revue Française und Le Temps führten ihn „in einen Kreis den man in Deutschland vergebens suchen würde“, äußerte er einmal gegenüber seinem Berliner Freund Carl Friedrich Zelter. „Leugnen kann ich übrigens nicht daß die Franzosen mich vorzüglich unterhalten; den Vorlesungen von Guizot, Villemain und Cousin folg‘ ich mit ruhiger Betrachtung …“ Gegenüber einem anderen Freund gestand er: „Die fast tagtägliche Unterhaltung mit den Herren vom Globe gibt mir viel zu denken. … Fürwahr, sie sind streng und kühn, gründlich und mitunter rhadamantisch [Rhadamanthys galt in der griechischen Mythologie zu Lebzeiten als gerechter Herrscher und Gesetzgeber, nach seinem Tod aber als grausam-strenger Richter in der Unterwelt].“ Goethes Begriff der Weltliteratur ist ohne diese, durch die internationale Presse vermittelten aktuellen Informationen über andere Länder nicht zu denken. Einer ihrer unerwarteten Effekte ist die Veränderung literarischer Auseinandersetzungen im eigenen Land. Als er von dem Literaturkritiker Wolfgang Menzel angegriffen wird, schreibt Goethe nach einer Lektüre von Le Globe vom 7. November 1829: „Es ist anmutig zu sehen, wie sich nach und nach das Reich der Literatur erweitert hat. Wegen einen unsrer eignen Landsleute und Anfechter braucht man sich nicht mehr zu rühren, die Nachbarn nehmen uns in Schutz.“

Umso überraschender Goethes Entschluss im Frühjahr 1830, die Zeitungslektüre wie auch die von Memoirenliteratur ganz einzustellen. In Briefen an Zelter kommt er in den folgenden Monaten immer wieder darauf zurück, wie um die Erfolge einer Entziehungskur zu dokumentieren: „Die französischen Memoiren [i. e. Saint-Simon] so wie Le Globe und Le Temps habe ich auf einige Zeit beseitigt. Es fällt einem doch einmal auf daß das alles einen gar nichts angeht, daß man von dem Vergangenen ohngefähr soviel weiß als ein anderer auch, und daß man durch die Kenntnis dessen, was der Tag bringt nicht klüger und nicht besser wird.“ Was vor kurzem noch als belebendes Moment geistiger Kommunikation gerühmt wurde, wird aus dem Lektürepensum gestrichen. Goethe erlebt seine Abstinenz geradezu als Befreiung: „Seit ich keine Zeitungen mehr lese, bin ich ordentlich wohler und geistesfreier. Man kümmert sich doch nur um das, was andere tun und treiben und versäumt, was einem zunächst obliegt.“ Mit der Einstellung der Zeitungslektüre intensivieren sich seine literarischen Aktivitäten und zugleich das gesellige Leben: „Hierbei werd ich veranlaßt Dir etwas wunderliches zu vermelden und zu vertrauen“, schreibt er an Zelter, „daß ich nämlich, nach einer schnellen strengen Resolution, alles Zeitungslesen abgeschafft habe und mich mit dem begnüge, was mir das gesellige Leben überliefern will. Dieses ist von der größten Wichtigkeit. Denn genau besehen ist es, von Privatleuten doch nur eine Philisterei, wenn wir demjenigen zuviel Anteil schenken was uns nichts angeht. Seit den sechs Wochen daß ich die sämtlichen französischen und deutschen Zeitungen unter dem Kreuzband liegen lasse, ist es unsäglich was ich für Zeit gewann und was ich alles wegschaffte. Die letzten Bände meiner Werke sind nun in den Händen der Drucker, die nötigsten Briefe und Antworten sind fast alle beseitigt. Und dann darf ich Dir wohl ins Ohr sagen: ich erfahre das Glück, daß mir in meinem hohen Alter Gedanken aufgehen, welche zu verfolgen und in Ausübung zu bringen eine Wiederholung des Lebens gar wohl wert wäre. Also wollen wir uns, so lange es Tag ist, nicht mit Allotrien beschäftigen.“

Goethe ist in seinem 81. Lebensjahr und blickt auf die ihm verbleibende Zeit produktiven Schaffens. Um Werke wie ‚Faust II‘ zum Abschluss zu bringen, benötigt er eine Konzentration, die er nur durch den Verzicht auf alle Zerstreuungen glaubt finden zu können. Wiederum an Zelter schreibt er: „Seit acht Wochen les ich keine Zeitungen mehr … Wir andern Philister sind doch immer nur wie die Fliege auf dem fortrollenden Reisewagen, welche sich einbildete solche Wolken Staubs zu erregen. Die Freunde finden nun ein wahrhaftes Interesse mich von allem Bedeutenden geschwind zu benachrichtigen. Und so findet sich denn gerade noch ein freies Viertelstündchen nach dem andern um diese Seiten nicht ganz blank zu Dir wandern zu lassen.“ Einige Wochen später vermeldet er an Zelter: „Schon seit drei Monaten les ich keine Zeitungen und da haben alle Freunde bei mir das schönste Spiel. Ich erfahre den Ausgang, den Abschluß, ohne mich über die mittlern Zweifel zu beunruhigen. Wenn ich denke was man der Belagerung von Misselounghi [dem Symbol des Widerstands der Griechen gegen das ottomanische Reich] für unnützen Anteil zugewendet, würde ich mich schämen wenn ich nicht meine besten Freunde in gleicher Torheit am heutigen Tage befangen sähe.“

Goethe läßt Zelter gegenüber unerwähnt, daß seine Zeitungs-Abstinenz einen aktuellen politischen Hintergrund hatte. Nach den Aufzeichnungen von Frédéric Soret, dem Weimarer Prinzen-Erzieher und Goethes Hausfreund im letzten Lebensjahrzehnt, koinzidierte dieser Entschluß mit der Umwandlung des Globe von einer Wochen- in eine Tageszeitung. Gleich die erste Ausgabe brachte einen scharfen Artikel gegen die Bourbonische Familie, der eine gerichtliche Untersuchung nach sich zog. Goethe sei davon schockiert gewesen und: „er will sich vielleicht nicht den Schein geben, als ob er auch nur indirekt, indem er diese Blätter weiterliest, ihre unreifen Ausfälle billige.“ Goethe bestätigte diese Vermutung dann selbst gegenüber Soret (29.3.1830): „Dann sollte ich Goethe etwas vom Globe erzählen; seit vier Wochen, versichert er, lese er das Blatt nicht mehr, habe aber seinen Freunden aufgegeben, ihm das Wichtigste daraus zu berichten. ‚Gottseidank bin ich diese Gewohnheit jetzt los, sie wurde geradezu ein geistiger Zwang; ich war fast der Sklave dieser Lektüre und ganz im Bann des politischen Meinungskampfes, mit den Rednern, denen man gerne zuhört, reget man unwillkürlich sich selbst auf, und in meinen Jahren muß ich mich allem Parteigeist fernhalten, er würde nur mein Gleichgewicht stören. Diese Fesseln abzuwerfen, dazu verhalf mir das erste Blatt des neuen Globe, der Ton, den die Redakteure anschlugen, bewies mir, daß einstweilen auf einen mit gleichen Waffen geführten maßvollen Kampf nicht zu rechnen war; so bin ich denn kurz entschlossen ganz beiseite getreten.‘“ Nach Sorets Beobachtungen muss Goethe aber ab und zu einen verstohlenen Blick wenigstens auf die literarischen Artikel der französischen Zeitungen geworfen haben, anders ließen sich gewisse Anspielungen in seinen Äußerungen nicht verstehen. Soret berichtet weiterhin, daß sich Goethe nicht selten seinen Zeitungskorb bringen ließe, „der voll von Nummern des Globe und des Temps war, alle noch unter Kreuzband; er wolle mir beweisen, erklärte er, daß er sie wirklich nicht lese, doch durfte einer von uns eine Nummer wie ein Los ziehen, und er scherzete über deren Inhalt.“

Im Juli 1830 notiert Soret dann lakonisch: „Goethe hat die Lektüre des Temps und des Globe wieder aufgenommen.“ Im Temps liest er mit großer Anteilnahme über den großen Akademiestreit zwischen Cuvier und Geoffroy. Anfang August 1830 erreichen ihn dann die ersten Nachrichten von der Pariser Juli-Revolution, zunächst in der Augsburger Allgemeinen Zeitung, dann in französischen Zeitungen. In seinem Tagebuch vom 8.8.1830 vermerkt er dazu nur: „Globe und Temps vom 3. August waren höchst bedeutend.“ Damit war die Detox-Kur beendet. Stillschweigend war Goethe zur gewohnten Zeitungslektüre zurückgekehrt.

Literatur:
Walter Schöne: Goethe und die Zeitung, in: Buch und Schrift. Jahrbuch des Deutschen Vereins für Buchwesen und Schrifttum, Jahrgang 6, Leipzig 1932, S. 46-55.

Stéphane Michaud

Une soirée rue Lhomond

Merveille du voisinage. Nos deux familles, Jürgen et moi, habitaient chacune d'un côté de la colline Sainte-Geneviève. Jürgen, parisien depuis plusieurs années, au bas de la rue Lhomond, dans un immeuble ancien au cœur de la capitale, et moi depuis 2009 sur les quais de Seine, face à l'université Paris 7, rue des Fossés Saint-Bernard. La vie universitaire à Paris III favorisait les échanges, dans la mesure où, comparatiste, je donnais à Censier une UV de licence aux germanistes d'Asnières. La participation à son jury d'habilitation approfondit l'estime et l'amitié. Mais la flamme décisive, si l'on me permet un souvenir personnel, jaillit à la faveur du dîner auquel Jürgen et Romy nous convièrent Henriette et moi, un soir à leur domicile.

Pas de glace à briser. L'harmonie fut rapide, favorisée dès l'apéritif par la chaleur de l'accueil et la douceur des vins. Romy et Henriette, toutes deux professeures de langues à Paris, l'une en allemand au lycée international Honoré de Balzac, l'autre en anglais en hypokhâgne au lycée Victor Hugo, eurent tôt fait de s'accorder. Quant à moi, je découvrais une complicité essentielle : notre engagement dans la création vivante. Dans la continuité de ses travaux sur Perec et l'Oulipo, Jürgen traduirait bientôt en duo avec Romy l'œuvre d'Hervé Le Tellier. Je mesurai dans la conversation, et pièces en main, le rayonnement du critique et du traducteur littéraire. Magicien, attentif dans le sillage de Valéry à la poésie comme « hésitation entre le son et le sens », Jürgen était le partenaire idéal pour m'aider à accueillir le poète Wulf Kirsten (1924-2022), avec lequel je m'étais lié d'amitié à Weimar et que j'avais entrepris de traduire.

Il le fit magnifiquement, en 2009, 2010 et 2012, où nous avons reçu le poète en Sorbonne, au Goethe Institut et à la Maison Heinrich Heine. Lauréat du prix Eugen Helmlé 2013, il fut encore le porte-parole de Kirsten, quelques mois avant son décès, lorsque me fut remis le prix Nelly Sachs de traduction littéraire pour le recueil *attraction terrestre* (Genève, La Dogana, 2020). Passeur entre les langues allemande et française qu'il habite en créateur, il a été, parallèlement aux grandes voix d'Yves Bonnefoy, de Michel Deguy et de Philippe Jaccottet, un médiateur privilégié pour préparer le public français aux puissants accents lyriques venus de Dresde et de Weimar.

Ce dîner, qui ouvrait la voie à plusieurs autres et à leurs répondants chez nous, demeure comme un éblouissement, un fanal d'avenir. La littérature et la poésie, cher Jürgen, restent un vivant lien entre nous.

Rainer Moritz

Vier Jahre

Nicht an alle ersten Male erinnert man sich im Nachhinein. Gewiss, ich weiß noch haargenau, wann mein Fußballverein, der TSV 1860 München, erstmals aus der Bundesliga abstieg. Doch wann, wann nur habe ich Jürgen Ritte, den FC-Köln-Fan, zum ersten Mal gesehen? In solchen Fällen muss man sich entscheiden, um Ordnung in sein Leben zu bringen: Ja, es war 1986 beim Marcel-Proust-Symposion im Essener Folkwang-Museum. Als frisch gebackenes Mitglied der Marcel Proust Gesellschaft nahm ich – erstmals – an einer der Tagungen teil und erlebte den sich auf dem Sprung nach Paris befindenden Jürgen R. als souveränen Proustien. Was wohl daran lag, dass er Gründungsmitglied der Gesellschaft war – ein unaufholbarer Vorsprung von vier Jahren. Heute firmieren wir beide als Vizepräsidenten der Vereinigung, gleichberechtigt auf den ersten Blick … doch auf den zweiten trennen uns jene vier Jahre, was Jürgen R. zu erwähnen lange nicht müde wurde.

Viel haben wir seit Essen miteinander erlebt: Möbelkäufe in der Nähe des Jardin du Luxembourg, reichhaltige Diners bei Jürgen und Romy R. in der Rue Lhomond, Rundfunksendungen in der Maison de la Radio, eine Weinprobe in der Wachau, die uns – da sie um 17 Uhr angesetzt war – zu schaffen machte, und nicht zuletzt der Besuch eines Schuhgeschäfts in Spitz an der Donau. Die Puma-Sportschuhe, die ich damals für 50 Euro erstand, trage ich noch immer. Jürgen R.s Kauf brauner Schuhe stand unter einem schlechteren Stern: Eine Agenturbetreiberin warf einen kritischen Blick auf seine Anschaffung, was ihm prompt die Freude daran nahm.

Es ist stets ein Vergnügen, mit ihm zusammenzuarbeiten. Anfangs dachte ich, dass dieser leicht hektische, so herrlich laut lachende, von Manuskriptdeadlines umstellte und mit dem Handy mühsam zurechtkommende Mann im Chaos versinken würde. Weit gefehlt, irgendwie bekommt er immer alles hin, sicher.

Die blöden vier Jahre lässt er mich heute nur selten spüren, weshalb ich mich entschloss, seine Wohnung im fünften Arrondissement endlich zum Schauplatz eines Romans zu machen. „Die Farben von Paris“ heißt der – das war in Essen 1986 wirklich nicht zu erahnen.

Lothar Müller

Stimme des Vertrauens

Nicht bei allen Stimmen, denen ich im Rundfunk vertraue, habe ich, wenn ich sie höre, den Menschen vor Augen, der zu mir spricht. Bei Jürgen Ritte schon. Ich stelle ihn mir vor, wie er in seiner Wohnung mit dem Redakteur oder der Redakteurin des Deutschlandfunks telefoniert, obwohl er vielleicht in Wirklichkeit in einem Studio sitzt, wenn er erläutert, was das Besondere am gerade verstorbenen Edgar Morin war, welche Rolle der Widerstandskämpfer und Noch-Kommunist nach dem Krieg in der französischen Militärverwaltung in Baden-Baden spielte und wie er in den Sechzigerjahren in ein abgelegenes Dorf in der Bretagne reiste und seine Ethnographie des Inlands betrieb.

Meist entstehen Jürgens Radio-Kommentare zum Zeitgeschehen in Frankreich in Form des Interviews. Er ist ein Meister der mündlichen, im Moment entstehenden Rede, seine Zunge muss direkt mit den Archiven des Wissens in seinem Kopf verbunden sein. Meist wird er als „Literaturprofessor an der Sorbonne“ angekündigt, aber nie wirkt er professoral. Auch dann nicht, wenn er einen längeren geschriebenen Nachruft vorliest, etwa den Nachruf auf den großen Schriftsteller und Journalisten Georg Stefan Troller, einen seiner Freunde. Seine Schriftsprache auf die Hörbarkeit geeicht, mit der mündlichen Rede im Bunde. Ihrer Gelehrsamkeit tut das keinen Abbruch.

Noch nie habe ich erlebt, dass die Standleitung zu seinem Proust-Archiv während eines Interviews ausgesetzt hätte, ob es gerade um die Turbulenzen im Verlag Grasset geht, den Prix Goncourt oder die späte Gerechtigkeit für Alfred Dreyfus. Manche Proust-Kenner blicken aus großer Distanz auf die politische Sphäre. Jürgen nicht. Er ist nicht nur mein Kulturkorrespondent, sondern auch mein politischer Korrespondent in Paris. Seit einigen Jahren hat er wenig Gutes zu berichten, und wie er das macht, bestärkt mein Vertrauen.

Sarah Neelsen

Als Jürgen manchmal auftauchte und manchmal nicht aber jedesmal*

« Ist Ihr Göttergatte zu Hause ? », c'est ainsi que j'entendis nommer pour la première fois Jürgen Ritte. Au terme d'un long entretien avec Gerald Stieg qui avait pris un après-midi entier pour me conseiller sur le choix de mon futur directeur de thèse, il avait décroché son téléphone et appelé directement Romy. Sans avoir jamais rencontré Jürgen, je m'en fis immédiatement l'idée d'un homme de haute stature, à l'élégance parfaite, le cheveu souple et la pochette délicate. Et c'est exactement ainsi qu'il m'apparut plus tard, chaque fois que nous devions nous rencontrer, soit pour parler de l'avancée de mes recherches rue des Patriarches (!), ou bien juste autour d'une cigarette, fumée à la dérobée sur la terrasse de l'Institut Goethe, avec Leonard.

Apparitions

Rencontrer Jürgen – ce qui dans mon souvenir nous arriva plus souvent par hasard que sur rendez-vous – était toujours l'occasion d'un trait d'esprit, d'un amusement de quelque façon, presque comme une complicité qu'aucun de nous ne saurait exactement nommer. La veille de ma soutenance, nous sommes en 2013, soit quatre ans après le coup de fil de Gerald Stieg à Romy, je suis à Roissy pour accueillir Allyson Fiddler, membre de mon jury, rapporteuse de ma thèse. Son vol depuis Manchester est pris dans une tempête, retardé de plusieurs heures. Je passe tout l'après-midi à l'attendre en fixant alternativement le tableau d'affichage et le tarmac. Je n'ai emporté aucune note, aucun livre, je n'ai rien à faire que d'attendre et cela me distrait de l'angoisse que je pourrais avoir du lendemain. Mme Fiddler me salua finalement froidement à la descente de l'avion : pour elle, rencontrer la candidate juste avant l'examen était clairement déplacé. Il était tard désormais, je ne savais plus que faire, ni comment m'en défaire, alors j'appellai Jürgen, je lui expliquai tout, qu'on m'attendait moi aussi, et à la sortie du métro Saint-Paul : il était là.

Quelques mois plus tôt, sur la place Louis Armand de la gare de Deauville-Trouville, j'attends mon train pour revenir à Paris juste à l'heure pour un conseil de département. Je ne compte pas faire part de ce petit séjour clandestin à la plage en pleine rédaction de ma thèse, on pensera que j'arrive du Grand Est comme d'habitude. C'est alors que Jürgen passe devant moi, escorté par un groupe de lecteurs et lectrices de la Société des Amis de Marcel Proust, en route pour une promenade commentée. Je sus qu'il ne dirait rien de notre rencontre fortuite, puisqu'il n'assisterait visiblement pas à la réunion de l'après-midi, et je regagnai Paris le cœur léger. Je déposai subtilement mon sac à dos au fond de la salle pour ne pas être trahie par le livarot que je transportais, quand une autre doctorante m'interpella pour me faire remarquer qu'avec un coup de soleil pareil, je ne devais guère avoir avancé sur ma thèse le week-end passé.

Réapparitions

Jürgen fut aussi l'initiateur d'un des projets les plus réussis du Master « Métiers de la culture dans le domaine franco-allemand » que je dirigeais entre 2018 et 2025. Il avait reçu les archives personnelles et professionnelles du journaliste et attaché culturel Jean-Louis de Rambures et en avait fait don à l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine. Il souhaitait que des étudiant.es analysent ce fonds et le mettent en valeur à travers une exposition. En plein confinement, je suis donc partie avec l'étudiante Lucie Bertrand en TER pour une mission de deux jours en Normandie. Nous sommes arrivées à la nuit tombée, dans une Caen désertée, aux volets clos, hantée seulement par des livreurs à vélo, auxquels j'ai finalement fait appel moi aussi, faute d'une autre possibilité pour le dîner. Lucie suivait un cours de médiation culturelle à distance, depuis sa chambre, et avait sans doute pensé à emporter un pique-nique. Je me souviens de son éblouissement le lendemain, sous les voûtes somptueuses de l'Abbaye, de pouvoir ainsi manier coupures de journaux, lettres manuscrites et photos découpées, toute cette matérialité retrouvée, à un moment où nous en étions si dépourvus. Quelle excitation aussi quelques mois plus tard d'avoir Jürgen au bout du fil pour la mise en ligne de notre exposition digitale *Le mystérieux métier d'écrire* !

Quand je mis le point final à ma thèse à l'été 2013, je voulus bien sûr tout de suite en informer Jürgen, d'autant qu'il y avait quelques démarches à entreprendre pour arrêter un calendrier de dépôt jusqu'à la soutenance. Or, il ne répondait plus. Ni à mes courriels, ni à mes appels. Personne n'étant en mesure de me dire ce qui avait bien pu lui arriver, je finis par interpréter ce silence épais comme le signe d'une terrible nouvelle. Alors, comme on fait quand on se pose une question sans oser la soumettre à personne, je tapai son nom dans le moteur de recherche… et j'appris qu'il venait d'être lauréat du Prix Eugen Helmlé pour la traduction franco-allemande, et qu'il était en voyage pour quelques jours pour recevoir cette prestigieuse distinction pour l'ensemble de son œuvre.

Chaque fois que Jürgen m'apparut, les fois où je m'y attendais et toutes celles où je ne m'y attendais pas, c'était toujours… c'était toujours une fête !

** D'après Elfriede Jelinek, « Als Ilse manchmal auftauchte manchmal nicht aber jedesmal » (1996).*

Jonas Nickel

Réminiscences littéraires pour une autobiographie ?

Variations sur une rue parisienne

« Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. » *(Georges Perec, Espèces d'espaces, Paris, Galilée, 1974/2000, p. 16)*

- « Auradou traversa la grande place, où le Panthéon dessinait ses contours puissants, comme une bête monstrueuse qui eût dormi là. Il se répétait les indications du polytechnicien :

  - … Tourner à gauche… Puis tout droit jusqu'à une rue perpendiculaire…
  À la lueur d'un réverbère d'angle, il lut sur une plaque, devant lui :

  - Rue *.
  Il était arrivé. Le cœur lui battit à se sentir si près du but. Comment allait-on le recevoir dans cette grande maison de prêtres, lui, étranger à la « province, » – presque inconnu ?…
  Devant lui se dressait une muraille grise, surmontée de treillages comme pour défier toute escalade ; puis venaient des bâtiments aux fenêtres closes, – pas une lumière, pas un bruit. C'était bien ainsi qu'il s'était figuré cette maison des Postes, d'après les récits du P. Jayme… […] »
  (Marcel Prévost, Le Scorpion, Paris, Alphonse Lemerre, 1887, p. 7-8)

- « De même, la rue *, qui se partage entre les sciences et la littérature, autrefois ruelle des Poteries et passage des Postes, dès 1540, se métamorphosera. Les services de l'hôpital du Radium et les laboratoires de l'École normale supérieure vont la border en partie. Seule l'église maronite de Notre-Dame du Liban demeurera dans son cadre. Cette longue et étroite rue *, qui va être ainsi élargie et modernisée, compte d'inoubliables souvenirs historiques, surtout d'ordre religieux. Sans doute, le couvent des sœurs Saint-Joseph de Cluny est introuvable aujourd'hui, au no 6 de la rue *, l'école des Postes ou Sainte-Geneviève a également disparu. »
  (« Le quartier Saint-Médard et celui des Écoles se transforment », Le Journal, 27 juillet 1933, p. 1)

- « L'air était d'une douceur de velours, presque palpable. Aucun mouvement, aucun bruit ne troublait la paix de la rue * qui descend en pente imperceptible vers les lumières de la rue Mouffetard. Quelque part, derrière les maisons, on percevait une rumeur, les bruits amortis d'autos qui passaient boulevard Saint-Michel, de freins, de klaxons, mais c'était dans un autre monde et, entre les toits des maisons, entre les cheminées, on jouissait d'une échappée sur un infini peuplé d'étoiles. »
  (Georges Simenon, Maigret en meublé, Paris, Presses de la Cité, 1957, p. 52)

- D'où suit, pour peu encore qu'on feigne d'en savoir beaucoup plus que Ponge alors sur tout cela n'en savait peut-être, qu'en écrivant sur la figue (sèche) c'est donc bien de la séparation qu'il comptait cette fois faire l'apprentissage. En latin, rudimentum, qui, par décalque savant, a donné rudiment. Lequel, de son côté, et par métonymie, en est venu à désigner ces petits livres qui comprennent les premiers éléments d'une science, qui rassemblent les premières notions d'une langue, et tout particulièrement, trop juste rétribution, de la langue latine elle-même. Le plus célèbre des rudiments, en la matière, est le rudiment *, Littré le dit, « qui ne se trompe jamais ». Quoi qu'il en soit de cette infaillibilité qu'aux toutes premières pages de Voyage, un peu ironiquement, Céline suppose à Littré, le même *, les malices du destin sont toujours cousues de fil blanc, dont le nom fut donné à cette rue où Ponge, dès 1945, transporta ses pénates, Jean Dubuffet lui ayant cédé l'appartement qu'il y occupait jusque-là.
  (Philippe Bonnefis, « 10 h 30 », in : Ponge, résolument, sous la direction de Jean-Marie Gleize, Lyon, ENS Éditions, 2004, p. 287-298)

*(Jonas Nickel, août 2026, avec toute ma reconnaissance à l'un des habitants de la rue *, dont le nom, espérons-le, viendra un jour s'inscrire dans l'histoire littéraire du lieu)*

Wolfram Nitsch

Rittlings zwischen Proust und Perec

Als es mich im Hasardspiel der akademischen Laufbahn nach Köln verschlug, hatte Jürgen Ritte seine Heimatstadt längst in Richtung Paris verlassen. Dennoch war mir sein Name durchaus geläufig, ehe wir uns über unseren gemeinsamen Freund Laurent Cassagnau kennen lernten. Ich hatte ihn in Rezensionen einiger von ihm übersetzter französischer Romane sowie unter manchem Artikel in Karl Heinz Bohrers *Merkur* gelesen, für den er schon lange vor mir schreiben durfte. Vor allem aber kannte ich Jürgen Ritte durch seine Beiträge in den Publikationen der Marcel Proust Gesellschaft, auch wenn ich deren Kreise erst zehn Jahre nach ihrer von ihm miterlebten Gründung kreuzte, und als Verfasser einer bahnbrechenden Dissertation über Georges Perec. Nach eigener Auskunft hatte er als Doktorand zunächst zwischen Proust und Perec geschwankt, sich dann jedoch gegen den bereits kanonisierten und für den in Deutschland noch zu entdeckenden Autor entschieden. Dennoch will mir scheinen, dass er sich in seinen inzwischen kaum noch überschaubaren Arbeiten über diesen wie jenen Klassiker der Moderne oft rittlings zwischen beiden placiert.

So heißt es in seiner Untersuchung zu Perecs Ort im «Sprachspiel der Moderne» einmal, dessen ludischer Schreibweise lasse sich ein ebenso schwerer «Verdacht gegen das Autorsubjekt» entnehmen wie Prousts Attacken gegen Sainte-Beuves enge Koppelung von *l'homme et l'œuvre*: «Wo aber sollte, rhetorisch gefragt, das Verschwinden des Autors in der Sprache sinnfälliger werden als im Sprachspiel?». Allerdings weisen Perecs ingeniöse Schreibverfahren eher auf Mallarmé und Raymond Roussel zurück als auf die kunstvollen Perioden der *Recherche*, selbst wenn Claude Simons im selben Jahr wie *La disparition* erschienener Roman *La bataille de Pharsale* eine Wendung aus *Le temps retrouvé* so oft und in einer Weise aufruft, dass man auch Proust eine Lust am zweideutigen Wortspiel unterstellen will; denn der von Gilberte brieflich in Erinnerung gerufene «raidillon aux aubépines» oder Weißdornpfad von Méséglise, wo ihr Marcel zum ersten Mal begegnet ist und der nun tiefe Spuren des Ersten Weltkrieges zeigt, wird bei Simon im Kontext sowohl von Schlacht- als auch von Bettszenen zitiert, erhält also eine unverkennbar brachial-erotische Note. Eine solche Lektüre mag freilich der Poetik des *nouveau roman* entspringen, die sich ebenso auf Roussel beruft wie die Poetik von Oulipo.

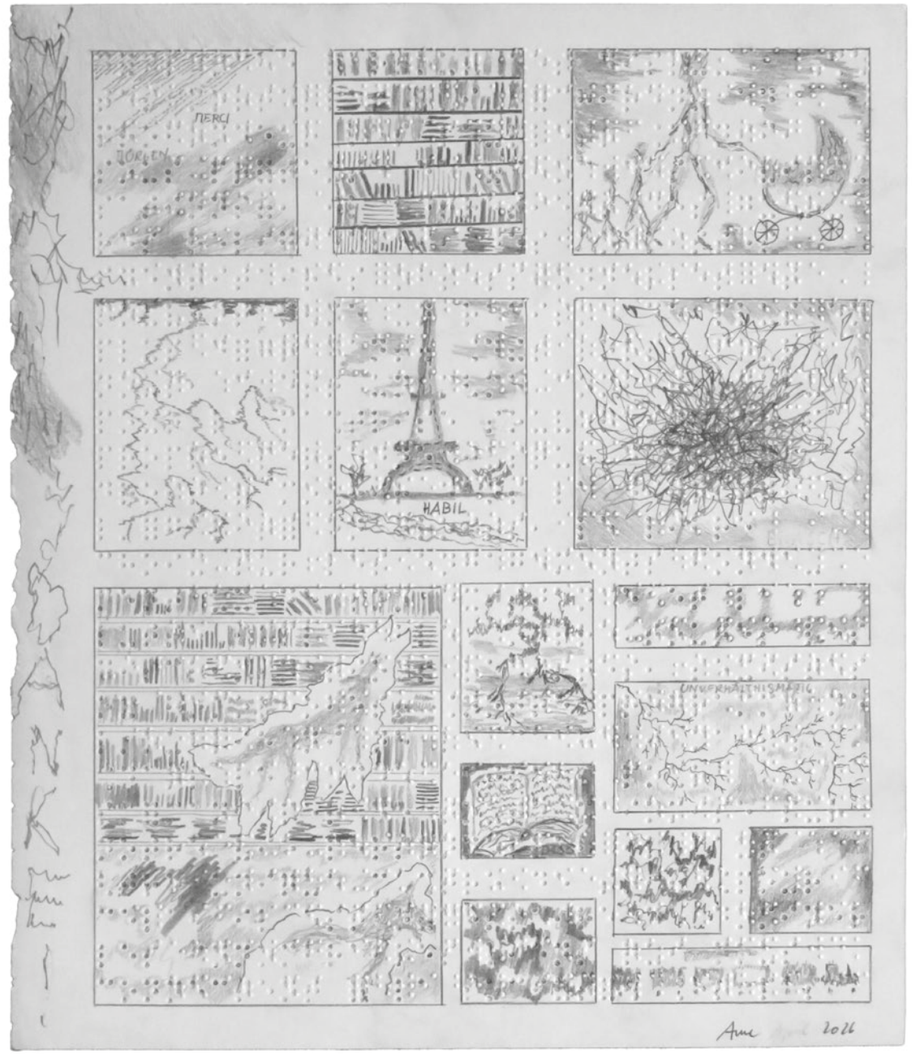
Umso größer muss Jürgen Rittes Freude gewesen sein, als er in einem spät aufgetauchten, von ihm erstmals edierten Brief Prousts an Gaston Gallimard auf einen Buchstabendreher von geradezu oulipistischem Zuschnitt stieß. Angesichts der soeben gedruckten Erstausgabe von *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* weist der Autor seinen Verleger etwas pikiert, doch zugleich sichtlich amüsiert auf einen sinnentstellenden Druckfehler hin. Zur Beschreibung der im Strandrestaurant von Rivebelle angetroffenen Halbweltdamen, an die sich Saint-Loup, der weltläufige Begleiter des Protagonisten, mutmaßlich wie an ein nunmehr diskret verhängtes Aktgemälde erinnert, stellt er fest: «Mais je doute que j'aie écrit un tableau ‹silencieux› pour un tableau ‹licencieux› et mes lecteurs s'étonneront sans doute que l'artiste qui a peint ce tableau ait le scrupule de le voiler, s'il n'est que silencieux!». In der Tat wird sich schon mancher Proust-Leser gefragt haben, warum das offenbar allzu «freizügige» Erinnerungsbild ein «stilles» sein sollte. Wie der Herausgeber des Briefes anmerkt, wurde das vom Autor monierte Erratum gleichwohl nie korrigiert, weder in der alten noch in der neuen Pléiade-Ausgabe. Man darf jedoch annehmen, dass ihn Prousts schüttelreimartige Gegenüberstellung von *silencieux* und *licencieux* darüber hinaus an seine Perec-Lektüren erinnert hat. Nur so kann ich mir die Begeisterung erklären, mit der er mir auf einer gemeinsam veranstalteten Tagung aus Anlass von Prousts hundertstem Todestag von seiner Entdeckung erzählte.

Anne Peiter

Roter Faden

Als ich mich anschickte, mich in die « Note de synthèse » für meine Habilitation zu verstricken, fragte ich Jürgen, ob es eigentlich möglich sei, die eigenen Inkohärenzen ins Zentrum zu stellen? Er antwortete, dass davon entschieden abzuraten sei.
Aus diesem schlichten Satz entwickelte sich plötzlich ein leuchtender, roter Faden und ich stellte fest: in dem Vielerlei des Gedankengewebes gab es tatsächlich Gleichbleibendes, ein Grundmuster sozusagen, das aus Fäden bestand, die nicht abreißen würden: durchreißfest.

Meinen allerherzlichsten Dank für die Hilfe, hin zu dieser handwerkelnden Erkenntnis! Wie hätte ich allein darauf kommen können, dass man, sofern man gemeinsam mit anderen webt, den Faden beim Schreiben gar nicht so leicht verliert?



Valérie Robert

Rex. Jürgen Rex.

Ich nannte ihn rex (was er immer noch ist), direx (was er grundsätzlich ist), codirex (was er 25 jahre lang war, also ganz vorübergehend). Gemeinsam haben wir rexiert und direxiert und codirexiert. Textiert, poliert, unpoliert, untextiert, enttextiert, exiert, exerziert, wurden evaluiert, desavouiert, vexiert, tangiert, kritisiert. Auch lobiert ? Fehlanzeige. Wir haben fantasiert, sinniert, größenwahnsinniert, träumiert, traduiert und zurücktraduiert, dichtiert, modelliert und modelisiert, organisiert, maquettisiert, stipendiert, integriert, intrigiert und camarilliert, und schließlich calva, ja calven konsumiert. Und alles für die katz ? Nein, für die AEREx, den HCEREx, die UFex, die CFVex, und da war codirex unschlagbar, quasi cervellex, clausewitz nichts dagegen. Und mit witz das alles, mit lächeln und lachen und lachkrämpfen und lachtränen. Wir haben gelacht, geheult, gelacht, gebrüllt, gewiehert, genörgelt, verzweifelt, geplant, gefeilscht, geklüngelt, geklügelt, sind auf brautsuche gegangen, haben uns verlobt, wurden repudiert, haben geheiratet (nicht einander), die kuh vom eis gezogen, die kuh wieder vom eis gezogen, die kuh erneut vom eis gezogen, bis schließlich die kuh dort blieb. Und das eis schmilzt. Wie eigentlich vieles.

So war das. Weil jetzt nämlich ist was passiert. Jürgen rex ist gegangen, kultiviert nun seinen garten, und, was denn sonst, fehlt. War zu erwarten, macht es aber nicht besser.

Danke, rex, für all die jahre.

Tanjev Schultz

Die Mainz-Paris-Doppelhelix

„Voilà“, ruft Jürgen Ritte, die Sache ist geritzt. Es ist das Jahr 2018. In der Domus universitatis, unweit von Johannes Gutenbergs letzter Ruhestätte, macht Ritte eine denkwürdige Entdeckung, die das deutsch-französische Hochschulwesen kurzzeitig revolutioniert: eine curriculare Doppelhelix. Studierende können sich um einen Studiengang mit zwei Standorten – Paris und Mainz – winden wie die Nukleinsäure um das Erbgut des Menschen.

Mit Jürgen Ritte banden sich damals Valérie Robert, Katja Schupp, Thomas Hartmann und Tanjev Schultz diese geniale Konstruktion um und an das Bein. Die exakte Urheberschaft der Doppelhelix ist nicht mehr zu ermitteln, verdankte sich aber in jedem Falle der gemeinsamen DNA dieser Gruppe, die in Mainz zusammengekommen war, um gegen alle Widerstände des Eingefahrenen und Bürokratischen den deutsch-französischen Masterstudiengang „Transnationaler Journalismus“ ins Leben zu rufen.

Die Doppelhelix des Studienprogramms konnte zwar schon am Gründungstag niemand stolperfrei erklären oder entwirren, nicht einmal der mit allen administrativen Zaubertricks und akademischen Zungenbrechern vertraute Jürgen Ritte. Aber das war egal. Die Helix lieferte einen Heureka-Moment. Sie wurde zum Schlachtruf in allen Kämpfen, die folgten, um eine kühne Idee in die schnöde universitäre Wirklichkeit zu führen. Jürgen Ritte erwies sich als Ritter von beharrlicher Kraft, den sein feiner Witz, ohne den sein Wesen und Wirken nicht vorstellbar sind, einfach nie verließ.

So gehört, auch wenn es eine zu kurze Phase war, diese Zeit der Mainz-Paris-Doppelhelix zu den großen und schönen Erfahrungen im Hochschulleben, an die ich mit Freude und Dankbarkeit zurückdenke und die mich mit Jürgen Ritte so angenehm verbinden. Der Studiengang hat beeindruckende Alumni hervorgebracht, die an unterschiedlichen Stellen des deutschen und französischen Mediensystems ihren Platz gefunden haben. Allein dafür hat sich das Winden und Verbinden der beiden Hochschulstränge schon gelohnt. Dass die Geschichte der Helix und vor allem die Geschichte des Studiengangs nicht weitergeht, lässt uns wehmütig zurück.

Danke, lieber Jürgen, und von Herzen alles Gute!

Reiner Speck

ein Mann, der niemals schläft

In der 1985 erschienenen Ausgabe der Zeitschrift für Literatur *Schreibheft* mit dem Schwerpunkt Georges Perec wurde der für die ausführliche Darstellung verantwortliche 29jährige Jürgen Ritte unter den Autoren mit der wohl kürzesten Notiz, einem Vierzeiler, vorgestellt. Dieser enthielt jedoch im Wesentlich schon alles in Form von Vorschau und Rückschau, was Rittes zukünftiges literarisches und persönliches Lebens bestimmen und prägen sollte: neben einem kurzen Hinweis auf seine Dissertation über Georges Perec den Satz: „Diverse Veröffentlichungen zu Marcel Proust".

Diese kurze, lapidar klingende Mitteilung mag noch wie ein Bescheidenheitstopos klingen: die einzigen namentlich erwähnten Autoren, Perec und Proust, benannten schon früh die Themen für Rittes unvergleichliches literaturwissenschaftliches Curriculum, das sein „behaviour" zweifellos stark geprägt hat.

„Lektüre" – so zitiert Jürgen Ritte gerne eine Feststellung Marcel Prousts aus dem Jahr 1905 – Lektüre kann nur dann als gelungen gelten, wenn sie folgerichtig in „écriture" mündet. Schon im Akt, sich zuweilen kryptisch auf einen allgegenwärtigen Priapos zu besinnen, zeigt Rittes versierten, nicht selten subversiven Umgang mit metaphorischen Darstellungen auch aus der Antike. In allem, was Ritte schreibt, worüber er redet, wie er übersetzt und kommentiert – in allem schimmert eine Heiterkeit durch, die Stil und Inhalt mitbestimmen.

Begleitende Vor- und Nachworte – vorwiegend von Autoren aus dem Kreis seines literarischen Umfeldes – geben sehr persönliche Eindrücke u. a. von frühen Begegnungen mit Jürgen Ritte wieder. Schnell lässt sich ein Kristallisationspunkt ihrer kryptischen Laudatio erkennen: Denis Scheck betonte einmal die hohe Kunst von Jürgen Rittes Übersetzungsweisen; Norbert Wehr erinnerte gelegentlich an die enge schon früh einsetzende Zusammenarbeit bei der thematischen Gestaltung der

literarischen Zeitschrift *Schreibheft*. Und ich selbst erzähle, wenn auch zwischen den Zeilen, ein wenig von Rittes Einfluss auf mich und auf viele andere Mitglieder der deutschsprachigen Marcel Proust Gesellschaft.

Was immer Ritte an Neuerwerbungen in meiner Bibliothek zur Hand nahm – ob Buch, Manuskripte oder Original-Briefe, die unser beider Interesse tangierten, wurde – noch bevor er es in die Vitrine zurücklegte oder ins Regal stellte – von ihm mit Forschungen und Publikationsplänen verbunden: Daraus entstanden die schönsten und gehaltvollsten Beiträge *hors-série* oder in den Periodika der Marcel Proust Gesellschaft. Nicht selten integrierte Ritte als geschulter Herausgeber die Originalien in Form von Faksimile, Transkription und Translation. Aufgrund seiner vollendeten Zweisprachigkeit war solchen bilingualen und bibliophilen Büchern eine entsprechende Aufmerksamkeit in weiten Kreisen garantiert.

Wer ihn bei einleitenden Begrüßungen auf Symposien erlebt hat, kennt die Art seines lebhaft-rhetorischen Auftritts: Fast immer glauben die Zuschauer, er stehe vor einem hohen Bücherregal, zu dem er sich umwendet, um daraus ein Werk in die Hand zu nehmen und die Anwesenden, über ein Zitat, eine Anekdote oder eine diskussionswürdige leicht fehlerbehaftete missverständliche Übersetzung extemporierend, mit seiner eigenen Lesart vertraut zu machen: selbst die Nicht-Eingeweihten fühlen sich auf angenehmste Art involviert und vergessen schnell ihr Nichtwissen. Dabei zeigt sich Jürgen Ritte fortwährend als diskreter Lehrer mit einem profunden Wissen, welches stilistisch so übermittelt wird, dass es den Zuhörern wie ein Teil einer *Causerie* erscheint und dennoch wie ein geordneter kontextueller Lehrstoff aufgenommen wird.

Jahrzehnte nach den kaum noch greifbaren Übersetzungen von Prousts „Briefe zum Leben" oder „Briefe zum Werk" hat Ritte im Suhrkamp Verlag eine zweibändige Briefausgabe besorgt, die nur in ihrer Quantität sich von der berühmten Kolbschen Ausgabe unterscheidet. Zuvor war er wesentlich an einer mit Autographen aus der Bibliotheca Proustiana Reiner Speck reich illustrierten Briefausgabe tonangebend beteiligt. Die bilinguale Ausgabe erregte schon wenige Tage nach Erscheinen in Paris Aufsehen bei Lesern wie Karl Lagerfeld, der den Herausgebern großes Lob erteilte, im gleichen Brief aber auch weiterführende Vorschläge gab. *Chèr Ami – Votre Marcel Proust* wurde Dank Rittes Kenntnis und der großen originalen Sammlungsbeständen in der Sammlung Speck zur umfangreichsten illustrierten und kommentierten Ausgabe zu Werk und Wirkungsgeschichte Prousts in Deutschland.

Rittes Leben ist geprägt von vielem, was nicht nur von ihm gelesen, sondern auch rezensiert und übersetzt wurde. Beispielhaft u.a. sind auch die Handhabung und Herausgabe eines Text-Manuskripts, das Jean Giraudoux anlässlich der Goncourt-Preisverleihung an Marcel Proust 1919 für die NRF verfasst hat. Es schließt im Original mit den Worten und dem Satzzeichen: Et lire, lire? und in einer Übersetzung, die nur Jürgen Ritte gelingen konnte und die lautet: „… und lesen, lesen?"

Christian Thimme

Vivre,
c'est passer d'un espace à un autre
en essayant le plus possible
de ne pas se cogner.

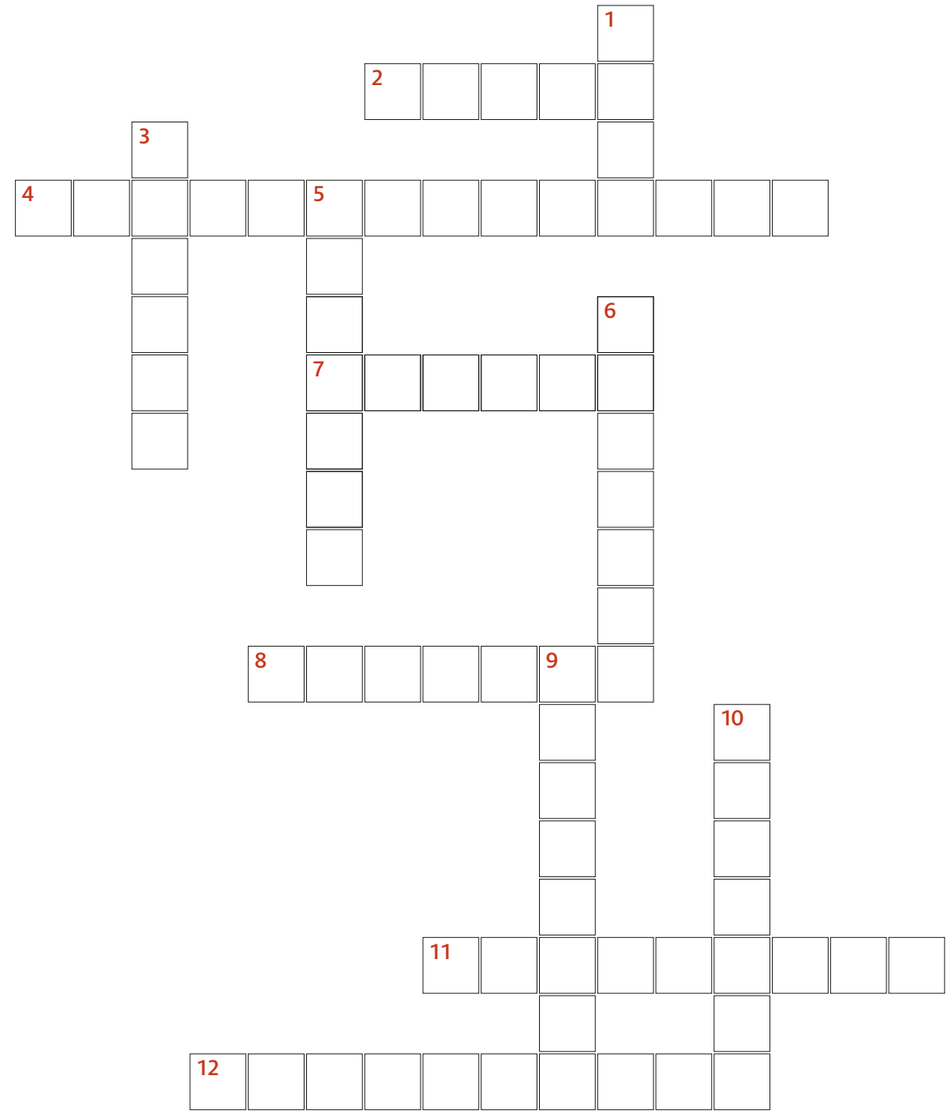
Lieber Jürgen,

mir scheint, das schöne Zitat von Georges Perec passt gut zu Dir. Zahlreiche Räume hast du inzwischen durchschritten und diese als brillanter Wissenschaftler, Hochschullehrer, Journalist und glänzender Übersetzer mit Leben gefüllt. Aber nicht nur die intellektuellen Räume zählen, sondern auch die Länder und Orte, die in Deinem Leben wichtig sind: Italien, Frankreich, Paris, Berlin, Neapel, Köln, die Bretagne (wo wir zufällig gerne im selben Fischerdörfchen Urlaub machen). Dabei bewegst Du Dich durch alle Räume mit einer solchen Nonchalance, dass Du Dir selten Sorgen machen müsstest, irgendwo anzustoßen.

Wir haben uns Anfang der neunziger Jahre kennengelernt, als ich als DAAD-Lektor nach Frankreich kam und Du stellvertretender Leiter der Außenstelle des DAAD in Paris warst. Schon damals haben wir neuen Lektoren bei unseren legendären Jahrestreffen Dein herausragendes Sprachgefühl in beiden Sprachen und Deine Belesenheit bewundert. Dass Du eine erfolgreiche Wissenschaftskarriere machen würdest, war damals wohl jedem klar. Wir haben uns dann aus den Augen verloren, bis ich nach langjähriger Tätigkeit im DAAD 2017 die Leitung der Außenstelle in Paris übernommen habe. Wir haben schnell Freundschaft geschlossen und viele Gemeinsamkeiten entdeckt. Unvergesslich sind die schönen Abende mit Romy und Dir, bei gutem Essen, exzellenten Weinen und anregenden Gesprächen.

Jetzt, als Emeritus und befreit von allen Dienstpflichten, kannst Du hoffentlich viele neue Räume mit der Dir eigenen Eleganz und Gelassenheit durchschreiten. Sicher werden wir uns in einem dieser Räume wieder begegnen. Darauf freue ich mich sehr.

Céline Trautmann-Waller



Horizontal

2. II s'intéresse aux voix qu'elle diffuse
4. Un journal pour lequel il a écrit
7. II a étudié ce mouvement littéraire
8. Selon Hayden White elle peut être culturelle
11. L'arrondissement de Paris qu'il a choisi
12. Des Tontons célèbres qu'il affectionne

Vertical

1. Un sport qu'il affectionne
3. II a traduit cet auteur
5. Un livre de Walter Kempowski
6. II aime y passer ses vacances
9. II en est originaire
10. II partage la vision de l'Europe de cet auteur

Christoph Vormweg

Drei mal hoch

Vor den Zäunen der Kampfzone von Roland Garros der Schwarzmarkt. Halbweltgestalten tummeln sich am hellen Vormittag. Ein gelockter Lektor mit suchendem Blick, im Mundwinkel seine Kippe. Hinter ihm ein angeglatzter Stipendiat ohne Springmesser. Noch gilt der heilige Franc in zerknitterten Scheinen. Fünfzig für den Weg ins Paradies auf Sand. Aber nur für die billigen Plätze. Zu den Talenten. Langgezogene Ahs und Ohs. Affensprache bei Affenhitze. Spielmaschinen nahe am feuchten Traum.

In den akademisierten Mägen gurgelt bald Hunger. Oulipo sponsort hier aber nichts. Die Futterbuden bieten keine Alligaturtlesuppe, nicht mal den richtigen Umgang mit Eiern. Also Sandwiches. Und als Dessert ein Hütchen von Perrier, zur Kühlung des Haupthirns. Ab und zu schwappt hysterisches Fluchen über den Stadionrand des Center Courts. Die Sprachspiele des Boris Becker. Er blamiert sich. Bis auf die Knochen. Wie üblich auf Sand. Über allen Glasuren ist Ruß.

Erinnerungsfluten im Wartezimmer des Kardiologen. Hinter Vitrinenglas das Sammelsurium historischer Herzschrittmacher. Es gibt weder Filzbälle noch Wörterbücher. Deshalb muss auch das geplante Spiel s+7 ausfallen. Es gilt Ruhe zu bewahren, zu meditieren, um die Ästhetik solcher Endspiele zu begreifen. Denn Vorhofflimmern ist doch eigentlich ein schönes Wort. Es steht längst im Kochbuch, das jeder braucht. Als Aufhänger für neue Gedanken. Theoretisch hat man dafür mit siebzig sogar viel mehr Zeit.

Marcel Wagner

Jürgen Ritte – der Name sagte mir etwas. Aber was?
Er sei Stammgast, sagten mir die Kolleginnen, als ich 2016 die Leitung des ARD-Hörfunkstudios in Paris übernehmen durfte. Produziere immer mal im Studio oder werde live in Sendungen geschaltet, seine Essays und Analysen seien gefragt bei mehreren Kulturwellen, namentlich auch dem Deutschlandfunk. Ja, stimmt, da hatte ich ihn auch schon gehört. Aber das war's nicht.

Die Lösung offenbarte sich erst einige Monate später und lag viel näher als ich dachte. Mittlerweile hatte ich mit dem „Stammgast" bei seinen regelmäßigen Besuchen ein ums andere Mal geplauscht, hatte in ihm einen ebenso sympathisch-freundlichen wie hochgebildeten und kulturell wie politisch vielfach bewanderten Gesprächspartner entdecken dürfen und freute mich herzlich auf jeden anstehenden Besuch. Da fiel es mir, als ich eines Wochenendes gerade ein Hörfunkstück am Heim-arbeitsplatz produzierte, wie Schuppen von den Augen. Oder vielmehr: ER stach mir ins Auge, der Name, Jürgen Ritte, prangend auf dem Rücken eines kleinen Bandes inmitten eines meiner eigenen Bücherregale. Dass ich da nicht vorher drauf gekommen war!

Das Buch handelte von Dieter Forte. Über dessen Romantrilogie „Das Haus auf meinen Schultern" hatte ich – durchaus in grauer Vorzeit – meine Magisterarbeit geschrieben. Da es bis dahin so gut wie keine Forschungsliteratur über Autor und Werk gegeben hatte, hatte ich mir das einzige Buch, das schließlich erschien, gleich gekauft. Und im Kopf nicht zusammenbekommen, dass es ausgerechnet von eben diesem Jürgen Ritte sein musste, dessen Bekanntschaft ich mich nun erfreuen durfte.

Unser nächstes Gespräch, wie man sich denken kann, hatte nur ein Thema: Unsere gemeinsame Vorliebe für diesen großen Literaten. Wir waren uns einig, dass Dieter Forte gemessen an seiner wissenschaftlichen und auch literarischen Rezeption einer der meistunterschätzten deutschen Autoren der Gegenwart sei! Über diesen Gedanken näherten wir uns weiter an – und ich wage kühn zu behaupten, dass wir uns über gewisse Distanzen an Strecke, Wissen und Lebenserfahrung mit der Zeit auch an*freundeten*.

Unserem heiß ersehnten Projekt, Dieter Forte gemeinsam zu besuchen, kam dessen Abschied aus seinem dem Schicksal schwer entrungenen Leben zuvor. Mein turnusgemäßer Abschied aus Paris errichtete uns weitere Hürden. Und doch blieben wir immer in Kontakt, auch mit unseren Familien. Mittlerweile wissen wir, dass wir seit Jahrzehnten jeweils ohne gegenseitige Kenntnis viel Zeit in zwei Nestern der Bretagne verbracht haben, die nur wenige, strandläufige Kilometer voneinander entfernt liegen. In Claudines Hafenkneipe müssen wir uns längst gesehen haben, bevor wir uns kannten.

Zuletzt konnte ich Jürgen für die Teilnahme in der Jury des Internationalen Hermann Hesse Preises gewinnen. Dort stand Frankreich im Fokus. Was soll ich sagen? Jürgen gelang es, nicht nur seinen Vorschlag Laurent Mauvignier mit seiner Übersetzerin Claudia Kalscheuer durch die hochkarätige Jury zu bringen – er hielt bei der Preisverleihung auch eine Laudatio, die selbst preisverdächtig war. Und ließ mir damit im Stiftungsvorstand den Glanz zuteilwerden, einen solchen, in allen Hinsichten bewunderungswürdigen Juroren empfohlen und eingeworben zu haben.

Es war nicht ganz selbstlos, muss ich zugeben, ermöglichten mir die Sitzungen doch, meinen lieben Freund Jürgen Ritte gleich mehrfach wiederzusehen und am Rande einiger Stunden engen Austauschs zu frönen. Sie haben mir wieder einmal gezeigt, welch rarer und wertvoller Mensch er ist.

In diesem Sinne: Alles Gute, lieber Jürgen. Den Erhabenen grüßt der Jüngere!

Norbert Wehr

Erinnerungen an Jürgen Ritte als junger Mann

Vier Szenen aus den achtziger Jahren

Wie ich Jürgen Ritte kennengelernt habe, weiß ich nicht mehr, es ist lange her, mehr als vierzig Jahre, mein Gedächtnis lässt mich im Stich, Tagebücher, Aufzeichnungen etc. gibt es nicht.

Es muss 1983 oder 84 gewesen sein … Ich hoffe, ich täusche mich nicht: Jürgen Ritte war es, der mich eingeladen hat zu einem, wie sich herausstellen sollte, denkwürdigen Treffen mit Reiner Speck. Wie sonst, wenn nicht über ihn, hätte ich Reiner Speck kennenlernen sollen?

Ich erinnere mich: Ich arbeite 1983/84 an einer *Schreibheft*-Ausgabe mit einem Dossier über Malcolm Lowrys Roman *Unter dem Vulkan* und bereite mich gleichzeitig vor auf meine Magister-Prüfung in Allgemeiner und vergleichender Literaturwissenschaft bei Jürgen Manthey. Wir – Hermann Wallmann (?), Jürgen Ritte und ich – sind zu Gast in der Brahmsstraße, sitzen in der Speck'schen Bibliothek, und Speck fragt mich unvermittelt, ein bisschen onkelhaft: Junger Mann (ich war damals 27, hatte noch schulterlanges Haar), was machen Sie so, arbeiten Sie was zur Zeit, und ich erzähle ihm, dass ich, neben der Vorbereitung auf meine Magister-Prüfung, für meine Zeitschrift ein Dossier über „Malcolm Lowry und die Deutschen" zusammenstelle, dafür u.a. den Briefwechsel Lowrys mit seinem ersten deutschen Übersetzer Clemens ten Holder rekonstruiert hatte und dass ich deshalb auf der (bis dahin) vergeblichen Suche sei nach der vergriffenen Erstausgabe des Romans, die 1951 im Klett Cotta-Verlag erschienen war – damals, im Vor-Internet-Zeitalter, eine Glücksache, wenn man antiquarische Bücher fand … Specks Reaktion? – Unvergesslich! – Ihnen kann geholfen werden, sagt er, steht auf, steigt auf eine Leiter, greift ein Buch aus dem obersten Regal, Malcolm Lowry, *Unter dem Vulkan.* Übersetzt von Clemens ten Holder, Klett Cotta Verlag, 1951, drückt es mir in die Hand und sagt: Schenke ich Ihnen, habe ich doppelt! … (Doppelt, vermute ich heute, weil Clemens ten Holder, wäre er nicht früh gestorben, der Übersetzer der *Recherche* hätte sein sollen.)

Das also war die Welt, das Milieu, in dem Jürgen Ritte offenbar ein- und ausging …

Hatte ich damals eigentlich schon etwas von ihm gelesen? – Ich weiß es nicht mehr. Was ich aber weiß: Er, ein halbes Jahr jünger, hatte mehr gelesen als ich – Georges Perec zum Beispiel, den ich damals (noch) nicht kannte. Er muss ihn mir überzeugend ans Herz gelegt haben … So überzeugend, dass ich ihn einlud, für meine Zeitschrift einen Porträt-Essay über Perec zu schreiben, für eine Ausgabe, deren Schwerpunkt französische Literatur werden sollte (mit Beiträgen schließlich von Emmanuel Bove, Michel Butor, Albert Cohen, Marguerite Duras, Julia Kristeva, Georges Perec, Robert Pinget, Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, Philippe Sollers und Michel Tournier).

Ich erinnere mich: Wie begeistert ich war, als ich den Text erhielt, wie ich versuchte, Jürgen sofort anzurufen, ihn zu Hause, am Auerbachplatz, aber nicht erreichte, deshalb Romy bat, ihm meine Begeisterung auszurichten … Und dann: ein Rückruf, ich glaube, aus einer Kneipe, im Hintergrund laute Geräusche, ich verstand ihn kaum … Was ich aber verstand: Dass er erleichtert war, dass mir sein Essay gefiel, dass ich ihn selbstverständlich drucken würde. (Erschienen ist er dann in *Schreibheft 26*, dem Franzosen-Heft, unter dem Titel „Porträt des Künstlers als Puzzlespieler".)

Wenn ich mir heute, vierzig Jahre später, manchmal vorstelle, welche Texte in ein *Best-of-Schreibheft* gehören, fällt mir an erster Stelle dieser Essay ein, weil er für mich immer noch beispielhaft ist: von großer Kennerschaft, anschaulich, analytisch – und vor allem: brillant formuliert! Ein essayistisch-literarisches Kunstwerk.

Dieser Essay war verantwortlich dafür, dass ich mich für Oulipo zu interessieren begann und dann in den folgenden Jahren, von Jürgen beraten und übersetzt, zahlreiche Beiträge von Paul Fournel, Eugen Helmlé, Georges Perec, Harry Mathews, Oskar Pastior und Jacques Roubaud druckte … und zuletzt noch, in der 2023 erschienenen 100. Jubiläums-Ausgabe, einen Essay von Hervé Le Tellier, dem derzeitigen Vorsitzenden von Oulipo, über Italo Calvino … Von wem vorgeschlagen? Und von wem übersetzt? – Von Jürgen natürlich!

Perecs Roman *La Disparition*, in dem es ein Pastiche auf *Moby-Dick* gibt, hat mich übrigens später auf die Spur von Herman Melville gebracht, ich begann, mich jahrelang mit dessen Werk zu beschäftigen, stellte 1991 ein Schwerpunktheft zusammen (mit einem einführenden Essay von Jean-Pierre Lefebvre, „Die Arbeit des Wals. Red Moby &/or: Das Kapital", den Jürgen vorgeschlagen hatte), war beteiligt an einem Übersetzerstreit um zwei konkurrierende *Moby-Dick*-Übersetzungen, gab schließlich eine *Moby-Dick*-Übersetzung von Friedhelm Rathjen im Verlag Zweitausendeins heraus.

Jürgens Essay, die Oulipoten, Perecs Lipogramm – sie waren die Initialzündung dafür gewesen …

Im Januar 1986, an meinem dreißigsten Geburtstag, lud ich zu einer Party in meiner Essener Wohnung, es kamen Freunde aus Essen, Bochum, Münster – und aus Köln Jürgen Ritte und Birgit Laskowski, Reiner Specks Nichte. Es war voll, die Stimmung ausgelassen, es wurde einiges getrunken – ich erinnere mich, die kurze, sehr kurze Nacht auf einer Matte unter meinem Schreibtisch geschlafen zu haben – das Bett war von Gästen belegt.

Wo, wie und ob Jürgen geschlafen hat, weiß ich nicht mehr, aber am nächsten Morgen hatten wir, früh um 10 Uhr, einen Termin beim Essener Kulturdezernenten, Dr. Wilhelm Godde, CDU.

Godde, ein soignierter, gebildeter Herr, empfing uns in seinem abgedunkelten Büro – wir waren angemeldet, um mit ihm über die geplanten 1. Essener Literaturtage zu sprechen. Das heißt: Wir, zwei unausgeschlafene, ungeduschte, leicht alkoholisierte junge Männer, wollten Geld von ihm, 20.000 DM, eine Stange Geld. Für eine Veranstaltung mit der Marcel Proust-Gesellschaft, im Essener Museum Folkwang.

An mir wird es nicht gelegen haben, es muss Jürgens Brillanz gewesen sein, dass uns Godde am Ende des Gesprächs 20.000 DM zusagte.

Im Dezember 1986 fanden dann, als dritte Veranstaltung der Marcel Proust-Gesellschaft, die „Tage des Lesens. Deutsche Schriftsteller und Marcel Proust" statt, u.a. mit Hermann Lenz, Friederike Mayröcker und Martin Mosebach.

24. Februar 1987, Julien Green in seinem Tagebuch: „ – Bochum. Arbeiterstadt im Ruhrgebiet ohne schöne Häuser, aber versehen mit einem der größten Theater Deutschlands, das modern ist und zwei mächtige Säle besitzt (…). Sie fassen je tausend und siebenhundert Zuschauer. Am Nachmittag vor der Abendvorstellung von *Süden* habe ich im deutschen Fernsehen englisch gesprochen. Ich habe versucht, die seltsame Entstehung von *Süden* zu erhellen, geschrieben am Ende eines Kampfes gegen den Sexualtrieb und die Übermacht der Lust. (…)"

Was Green nicht erinnert – oder nicht für aufschreibenswert hält: Am 21. Februar, am Nachmittag vor der Premiere von *Süden*, hatte er auch dem Deutschlandfunk ein Interview gegeben. Er hatte im Foyer des Theaters in einem tiefen roten Sofa gesessen, neben ihm sein Adoptivsohn Jean-Eric, und vor ihm, etwas erhöht, auf zwei Stühlen, zwei junge Männer. Der eine, der beauftragt war, ein Interview zu machen, hatte den anderen in Essen abgeholt, er hatte gebeten, ihm zu assistieren.

Unvergesslich, wie wir vor dem großen, 87 Jahre alten Schriftsteller sitzen, Jürgen, der die Fragen stellt, und ich, der das Mikrofon hält.

Kaum zu glauben: Dieser junge Mann ist jetzt schon 70 Jahre alt … Die Zeitschrift und ich, wir verdanken ihm viel.

Ernest Wichner

Für Jürgen Ritte, den lieben Freund und geschätzten Übersetzerkollegen:
Anfang, Mitte und Ende des Georgica-Zyklus von Mircea Cărtărescu,
den ich soeben übersetzt habe.

Mircea Cărtărescu
Georgica I

entsetzt ackert der bauer
fröhlich sein feld im jungen bäumchendickicht
reißt mit der pflugschar die bizarre wurmdurchzogene furche auf
im ferhsehbericht wächst und gedeiht das getreide
und schiebt sich wie von selbst in den kathodischen rachen
der krähen. kra, du fatalist
die erde ist ein auge besamt mit bildern worauf
bezahnte würmer grasen, zum schweigen gebracht
von schleierfischen aller art. althergebracht der bauer
und völlig von der rolle zieht die klospülung im bad
und schneefall setzt ein über seiner karnivoren haut
mit puffmaisflocken und gib uns oh herr unser täglich brot
damit wir unter der kruste die kognakflasche verstecken
und ein eisenbett mit dem mond als leintuch
mit goethe als grab und dem bauern
vom weizen entsetzt
als epitaph decken
über uns

Georgica VI

aus dem hubschrauber gefilmt erscheint der winter
in großaufnahme derart intensiv dass man seine
schweißtropfen gemächlich an den zarten stauden
hinabrinnen sieht die soeben aus den furchen sprießen.
schau, die wander-schneefälle kehren zurück
aus den warmen ländern
während der bauer, die asphaltstraße um den hals
die beschlagene windschutzscheibe des himmels wischt
bis die sterne aufgehen.
der winter ist da, sagt der bauer
zeit die räder des pflugs einzuwickeln in papier
mit elegien von properz. der winter ist da.
kommt kinder, sagt er, lasst uns den fahrstuhl nehmen
oder hinabfahren auf der rolltreppe
in die unterirdischen lagerräume mit den elektrischen
haushaltsgeräten und in den projektionsraum der wurzeln
uns den tagesaktuellen bericht über die realitäten
in der welt der jahreszeiten ansehn
den dokumentarfilm mit den verschwiegenen rechnern
die jeden winter aus den bauern
gewonnen werden.

Georgica XII

wie doch die lerchen fliegen wenn der tag anbricht
wie angeschirrte bienen murmeln
an den skipisten und an den omega-chronometrierten
schwimmbecken von olympia worein
die kinder des bauern springen in jenes eiserne wasser
versilbert von magnetbändern und hummern.
tüchtig senst der bauer die beine der angreifer
in jimmi hendrix- und abba-shirts; abgeflachte
konserven schneit es über der ebene.
schaltet die sprenkler an jungs
schaut, es ist die zeit der kleinen grünen männchen
herabgekommen durch teleskope von den sternen
des kleinen bildschirms und einmündend in
den jolly-joker der furche. ihr zieht mit einem
c-6 mähdrescher eine schicht polyethylen
über ihre schnauzen und aus ihrer schädeldecke
wird der grüne weizen sprießen worin ihr dann
vögeln werdet ohne pillen unter den starkstrommasten
allein von einer krähe betrachtet
in ihrem schnabel ein symbolischer zweig
deuterium.

Herbert Wiesner

„Die Literaturgeschichte“, so schrieb Jürgen Ritte 1996 im Nachwort zu seinem, ein wenig auch „unserem“ Band „OULIPO. Affensprache, Spielmaschinen und allgemeine Regelwerke“ (Edition Plasma), werde mir „Dank wissen“ dafür, dass ich 1991 und 1994 „das Literaturhaus in der Fasanenstraße in ein oulipoetisches, oulhistorisches und ouliprosaisches Feldlager verwandelte“. Sorgen machte er sich damals noch um die Fortsetzungen unserer Einladungen in den Jahren 1997 und 2000. Ernest Wichner und ich (er damals noch mein Stellvertreter im Literaturhaus Berlin, nach 2003 dann mein Nachfolger) waren so begierig auf jene wunderbaren „Feldlager“, dass wir nicht im Traume daran dachten, den Dreijahresrhythmus zu beenden. So blieb das auch über meine Dienstzeit hinaus, als Ernest Wichner das Haus führte. Und wenn die Literaturgeschichte tatsächlich jemandem zu danken hat, dann ist dies Jürgen Ritte selbst. Sein Nachwort zeigt in aller Kürze, wie elegant, präsent und kenntnisreich Jürgen Ritte die höchst artifiziellen Texte all jener oulipotischen Sprach- und Sprechkünstler zu moderieren, vor allem aber auch zu erläutern verstand. Jürgen hat um Liebe zu den Texten geworben, hat Verstehen gefördert und Freundschaften angeregt. Er hat seine Liebe zu Oulipo in die Welt getragen, hat nie die Regeln, nie die „contraintes“ verletzt, aber immer mit „leggerezza“ bezaubert.

Nora Wirtz

18 Jahre der Bewunderung

Es ist schon 18 Jahre her und ich erinnere mich noch wie heute an den ersten Kontakt mit Ihnen, Herr Ritte. Es war ein Telefonat kurz vor meiner Bewerbung für den vom DAAD geförderten integrierten Bachelor- und Licence-Studiengang, um die *licence franco-allemande* zu bewerben. Voll jugendlicher Hemmungen und Schüchternheit nahm ich meinen Mut zusammen, um Sie, den Tutor dieses Programms, anzurufen und ein paar offene Fragen zu klären. Und obwohl Sie bestimmt zahlreiche solcher Anrufe erhielten, antworteten Sie unkompliziert, offen, charmant und warmherzig. Und da wusste ich: ich musste es schaffen, in ihren Unterricht zu gelangen. Ein Jahr später war es so weit und rückblickend kann ich sagen, es war jede Anstrengung wert! Ihr Unterricht war gespickt von Expertise und Wissen, die ich so in meinem Studium nirgends anders erfahren habe. Ihnen konnten wir stundenlang zuhören, ohne eine Sekunde lang die Begeisterung daran zu verlieren, Ihren Worten zu lauschen.

Das Faszinierendste war, dass diese Expertise immer gepaart war mit einem hohen Grad an Leichtigkeit und Charme. Denn Sie brachten uns nicht nur Kenntnisse über die deutsch-französischen Beziehungen bei, sondern auch, was es heißt das gewisse Etwas der französischen Lebensart zu zelebrieren. In meiner Erinnerung fest verankert bleiben, werden immer unser Ausflug nach Arles – dessen Abende sich um französische Spezialitäten und sehr guten Rotwein drehten –, die Einladung in Ihr Zuhause am Ende unseres Studiums und die Clafoutis Ihrer Frau sowie die Tagungen, bei denen – für einen Deutschen völlig neu – bei aller Wichtigkeit der inhaltlichen Themen – ab 17:00 Uhr nach hinten gelugt wurde, um sich des Fortschreitens des Buffetaufbaus zu vergewissern. Teil dieses Charmes ist es auch, mit Jaquette und Krawatte auf einem Mofa durch die Straßen u.a. des Quartier Mouffetard und Censier zu manövrieren und selbst (kurzfristige) Vortragsabsagen in so künstlerische und schmeichelnde Worte und Sätze zu verpacken, dass man gar nicht anders kann, als diesen positiv zu begegnen. Wenn Sie auch gebürtiger Kölner sind, so werden Sie für mich immer das Sinnbild eines Franzosen im besten Sinne sein!

Auch später als mein Doktorvater hatten Sie weiter diese Leichtigkeit sowie Souveränität und Toleranz inne. Die Unmengen an zu begleitenden *Cotutelles* konnten Sie nicht aus der Fassung bringen. Mich selbst ließen Sie ohne Druck und Forderungen hantieren und bemühten sich mit Erfolg darum, den Widrigkeiten um die administrativen Hürden mit Humor zu trotzen. Auch während meiner Verteidigung waren es wieder die Ruhe und Warmherzigkeit, die Sie ausstrahlten, die mich beruhigten und erfolgreich abschließen ließen.

Nun treten Sie auf Veranstaltungen meiner StipendiatInnen auf und ich freue mich darüber, dass diese nun in den Genuss kommen, von Ihrer Expertise und Ihrer Lebensart zu lernen, die mich als (jungen) Menschen so sehr geprägt hat.

Ich wünsche Ihnen für Ihren weiteren Lebensweg von Herzen alles Gute und hoffe auf viele weitere Begegnungen und gemeinsame Momente.

Impressum

Herausgeber: Nicole Colin, Kerstin Hausbei, Armin Owzar, Joachim Umlauf
Gestaltung: Federmann und Kampczyk design gmbh / www.federmann-kampczyk.de

26. November 2026

DAAD France
Deutscher Akademischer Austauschdienst
Office allemand d'échanges universitaires

gefördert durch
Auswärtiges Amt

Litterallea

1956–2026

Sorbonne Nouvelle
université des cultures

amU
Aix Marseille Université

GOETHE INSTITUT

CEREG
Centre d'Études et de Recherches sur l'Espace Germanophone

UR 4236
échanges